

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 6 février 1925

Sommaire :

Léon Bloy

La S. D. N. et l'opinion européenne

La Belgique et le Grand-Duché

de Luxembourg

L'hôtellerie du Bacchus sans tête

A propos d'une expulsion

Pierre Termier

Hilaire Belloc

Vicomte du Bus de Warnaffe

Paul Cazin

Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'évangile selon Tolstoï, J. Schyrgens.
— Extrême-Orient.

La Semaine

* La Chambre française a voté la suppression de l'ambassade au Vatican parce que, a dit Herriot, le spirituel doit être séparé du temporel. Et par un illogisme qui tient de la pîtrerie, la France sera quand même présente à Rome par un représentant de l'Alsace-Lorraine !...

Et déjà Herriot peut mesurer tout l'absurde de ses sophismes. Les Turcs prétendent, eux aussi, ignorer le spirituel. Le Patriarche grec de Constantinople a été, comme le plus simple des Grecs habitant la Turquie, échangé contre les Turcs habitant la Grèce.

Et cette ignorance voulue du spirituel menace de remettre le feu à tout le proche Orient. Voilà qui serait une revanche bien « temporelle » des insanités débitées à la tribune française.

* La crise politique est toujours latente en Belgique. Certains droitiers — que beaucoup suivent par discipline, par résignation et sans enthousiasme aucun — ne reculeraient pas devant une dissolution sur la question du vote des femmes à la province. Est-il bien habile, à la veille d'une consultation électorale importante, de risquer d'élargir le fossé entre catholiques et libéraux, alors que tous les bons citoyens souhaitent une bataille électorale qui grouperait d'un côté tous les éléments d'ordre, et, en face d'eux, les socialistes, communistes et radicaux de tout acabit ?

D'autant plus que l'opinion catholique est profondément indifférente à la question du suffrage féminin.

A très juste titre, croyons-nous. Il est même permis de regretter que cette opinion n'y soit pas plus hostile...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

BANQUE
L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy, LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditions

Ouverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageux

Ouverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotés

Exécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clients

GARDE de titres — Location de COFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cuites, 17

BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Léon Bloy ⁽¹⁾

Il y a trois mois à peine, au cœur de Paris, sur la place du Théâtre-Français, on pouvait voir, à la devanture d'une de nos plus grandes librairies, toute une vitrine occupée par une exposition Léon Bloy. Au centre était le buste de l'écrivain, buste en bronze, par Frédéric Bron, scellé sur un vieux pavé que l'on avait jadis arraché tout exprès à une rue de Montmartre, avec cette inscription : « Léon Bloy sur le pavé ». A droite et à gauche, quelques portraits de Bloy, à divers âges : entre autres, l'un peint par lui-même à l'âge de 18 ans, et un dessin au crayon, exécuté par sa femme, alors qu'il avait déjà passé la soixantaine. Quelques photographies ; quelques dessins ou aquarelles représentant l'intérieur de la petite villa de Bourg-la-Reine, où il est mort le 3 novembre 1917 ; des livres, spécimens d'éditions épuisées et introuvables, comme la première édition du *Salut par les Juifs* et la première édition du *Désespéré* ; enfin des manuscrits, celui du *Désespéré*, celui de *la Femme Pauvre*, celui du *Sang du Pauvre*, ouvert à la dédicace « à ma fille aînée Véronique » ; manuscrits couverts d'une écriture extraordinaire, écriture somptueuse d'enlumineur du Moyen-Age, telle qu'on en voit sur le parchemin des vieux missels ; étonnamment petite quand l'auteur était jeune, au point de requérir la loupe pour être lue commodément, au point que tout un chapitre de *la Femme Pauvre* tient dans une page de manuscrit ; puis grossissant peu à peu au fur et à mesure que l'auteur vieillit, jusqu'à devenir plus grande que l'écriture habituelle. Et, au-dessus de toute cette exposition, en très hautes capitales, les mots : LE DERNIER ÉCRIVAIN CATHOLIQUE, formule d'abord un peu déconcertante, mais qui, à la réflexion, ressemble à Bloy par son outrage même. Bloy, Dieu merci, n'est pas le dernier des écrivains catholiques ; mais il est, bien probablement, le premier et le dernier de son espèce.

Je suis passé là un soir de novembre. La vitrine était inondée de lumière. Beaucoup de passants s'arrêtaient devant elle, surpris de la brusque révélation d'un écrivain, ignoré la veille et maintenant promis à la célébrité. Des réflexions s'échangeaient entre eux, pour la plupart sympathiques. Je songeais à l'artiste qui, toute sa vie, a follement désiré la gloire, et qui n'a obtenu, le plus souvent, que le dédain, la calomnie, la haine, le silence, la pauvreté, la misère. Je songeais que, bien des fois sans doute, il était passé, à cette même heure, devant cette même devanture, où s'étalaient alors, non pas ses livres à lui, ses livres puissants, fastueux, pleins de flammes et qui ressemblent à des « gerbes d'hymnes », mais tant de productions médiocres, futiles ou fangeuses. Et je le voyais s'éloigner dans la brume de novembre, parmi la foule indifférente qui le ballottait comme une épave, mal défendu du froid par ses minces vêtements de pauvre, le dos prématurément courbé sous le poids de son effrayante vie, le cœur chaviré de tristesse et presque noyé de désespoir, et, malgré tout, ayant constamment sur les lèvres l'incessante prière qui le ranimait, le fortifiait, l'empêchait de mourir.

« Je fais des livres qui vivront, mais qui ne me font pas vivre », a-t-il dit dans son Journal. Et ailleurs, à la dernière page du *Mendiant Ingrat*, après avoir décrit le gouffre de silence et d'oubli où la Racaille, « la satisfaite et ribotante Racaille », précipite le misérable qui a eu l'audace de la mépriser, il se demande si cet engloutissement, auquel pas un adieu n'est comparable et que les bourreaux ont cru définitif et sans pardon, ne leur réserve pas, à eux, une étrange surprise. « Qui sait — dit-il — qui sait, vraiment, si ce Pauvre ne reparaitra pas, quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse, la fleur du Silence, la fleur du Gouffre ? » Pressentiment de justice qui ne l'a pas trompé. Oui, c'est la gloire qui vient, maintenant qu'il est mort, et que ses ennemis sont morts ou s'approprient à mourir ; la gloire, tardive hélas ! encore timide, mais s'enhardissant peu à peu. Finie, la conspiration du silence ! finie, la

légende malveillante et homicide du pamphlétaire envieux, aigri et impuissant ! En France, en Belgique, en Hollande, en Tchéco-Slovaquie, en Italie, et là-bas, par delà l'Atlantique, dans les lointaines républiques de l'Amérique espagnole, c'est à qui parlera de Bloy, le citera, se réclamera de lui. Ses amis sont devenus légion et leur ardeur est celle même de l'incendie. Comme maître de la prose française, Léon Bloy est incontesté. On conteste Loti, on conteste même Barrès ; on contestera demain Anatole France ; on ne conteste plus Léon Bloy.

Chose curieuse et toute à votre honneur, cette ascension dans la gloire est plus rapide en Belgique qu'en France. Chez nous, la violence de Bloy étonne beaucoup de gens, en exaspère beaucoup d'autres. En Belgique, elle est très bien accueillie, et généralement trouvée délectable. Les catholiques français, qui ont perdu l'habitude de la hardiesse, je veux dire de la hardiesse permise, ont de la peine à admettre parmi eux ce « monstre d'indépendance » ; et comme ils se méfient extrêmement de l'art et des artistes, ils ont peur de ce monstre « d'art » : de sorte qu'on déconcerte ou qu'on irrite la plupart d'entre eux quand on leur offre Bloy comme le grand écrivain catholique de la fin du XIX^e siècle et du commencement du XX^e. Les catholiques belges, sans doute parce qu'ils sont plus profondément et plus virilement catholiques, et qu'ils ont grandi et vécu, bien plus que leurs frères de France, parmi de fortes impressions d'art, les catholiques belges ne se trompent pas sur l'accent des livres de Bloy et les lisent avec enthousiasme. De quoi je les complimente chaleureusement.

* * *

Cela va rendre, ce soir, ma tâche bien facile. Léon Bloy, pour vous, n'est pas un inconnu : c'est un ami. C'est d'un ami que je vais vous parler. Qu'il me suffise de vous rappeler quelques dates et quelques événements de sa vie très douloureuse. Il est né en 1846 à Périgueux ; il est mort en 1917, âgé de 71 ans, à Bourg-la-Reine, près de Paris.

De très bonne heure, il a essayé d'écrire ; mais il n'a rien publié avant 1882, époque où il avait déjà trente-six ans. Son premier grand livre est le *Désespéré*, paru en 1886 ; son chef-d'œuvre est *la Femme Pauvre*, paru en 1897. Celui de ses livres auquel il tenait le plus est *le Salut par les Juifs*, publié en 1892. Ce qu'il y a de plus connu dans son œuvre, est le Journal de l'auteur : sept volumes, portant des titres divers, échelonnés de 1898 à 1916. Sa jeunesse avait été très orageuse. Vers 1880, il retrouve enfin le catholicisme, délaissé pendant les grandes tempêtes. Il veut même entrer à la Trappe ; mais les Trappistes n'ont pas de peine à le convaincre qu'il n'a, en aucune façon, la vocation monastique. Alors il entre au Chat Noir, cabaret célèbre de Montmartre, et il y reste quelques années. Il se marie en 1890, avec Jeanne Molbech, fille d'un poète danois. De ce mariage naîtront quatre enfants : deux garçons et deux filles. Les deux garçons, André et Pierre, mourront en bas âge, hélas ! tués par la misère. Les deux filles, Véronique et Madeleine, survivront aux pires années ; elles mettront une grande douceur et souvent de la joie au foyer de l'artiste. Elles sont aujourd'hui mariées et mères de famille.

Pour un lecteur superficiel, Léon Bloy a beaucoup d'aspects divers. On découvre aisément en lui un poète, un historien, un pamphlétaire, un satiriste, un mystique, un chrétien. C'est sous les traits du satiriste et du pamphlétaire qu'il est le plus admiré. Beaucoup ne voient dans son œuvre qu'une collection de pages amusantes, dignes de Juvénal ou d'Aristophane, où sont « exécutés » avec une férocité savante et « une barbarie cauteleuse et alambiquée », un grand nombre de ses contemporains. Les « éreintements » du *Désespéré* peuvent, en effet, passer pour des modèles du genre, et je ne sais rien de plus cruel, ni de plus gaîment cruel, que telle ou telle page de *l'Exégèse des Lieux Communs*. Mais il y a bien autre chose chez Bloy ; et ce n'est ni par la colère, ni par la cruauté, ni par le mépris, qu'il se place au premier rang des écrivains français. Son œuvre, quand on l'a parcourue tout entière, et qu'on la contemple, de loin, dans son ensemble, telle

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques.

une immense mosaïque byzantine, apparaît merveilleusement homogène et magnifiquement une, comme sa vie. Bloy est tout simplement un grand poète ; et si j'ajoute un grand poète chrétien, j'aurai tout dit.

Il est le *poète chrétien*. Son christianisme est d'une profondeur, d'une simplicité, d'une limpidité extraordinaires. « Il faudrait dire de Bloy, si le langage le permettait, qu'il est vraiment *théologal*. »

Ainsi l'a très exactement défini, d'un seul mot, son ami Henri Barbot, qui le connaissait bien. La Foi la plus solide, une Foi à transporter les montagnes ; l'Espérance la plus vivace, une Espérance que rien ne peut détruire, ni même diminuer ; l'Amour le plus brûlant, un Amour où il y a de la tendresse enfantine et de la dilection passionnée : tout cela fondu dans l'orthodoxie catholique ; tout cela, non pas relégué dans le tréfonds de l'âme comme dans une chapelle secrète dont les vitraux ne s'allument qu'aux jours fériés, mais éclatant au grand jour, constituant la vie même de l'artiste, l'air qu'il respire, le cercle d'idées où il se meut, la substance de sa parole et de ses livres ; tout cela servi par une puissance verbale et une richesse d'imagination presque incomparables. Voilà Léon Bloy ! Le reste n'est qu'accessoire. Sa colère fameuse n'est que « l'effervescence de sa piété ». Les exécutions auxquelles il procède sont faites en vertu d'un ordre : il n'est « qu'un justicier obéissant ». Il est celui qui « a voulu dire quelque chose » ; « qui a pris au sérieux les Paroles et les Promesses ; qui a cherché la Force, la Justice, la Splendeur ; qui a cherché l'Amour ». Il est ce voyageur téméraire qui a osé partir pour le pays de l'Absolu ; il s'aperçoit bientôt que ses compagnons sont restés en arrière, qu'il est désormais seul ; « il comprend alors que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il soit tout à fait seul parmi les tourments et il va dans l'imensité noire, portant devant lui son cœur comme un flambeau ».

Tout s'explique dès lors : sa vie solitaire ; l'incompréhension totale des foules ; la jalousie des auteurs médiocres ; la rancune des pontifes littéraires qu'il a bafoués ; l'inquiétude qu'il cause à beaucoup de catholiques, l'impression profonde ressentie par quelques âmes, que Bloy a définitivement conquises et qui ont compris, par lui, grâce à lui, que Dieu est beau. Oui, tout s'explique : l'insuccès, sa vie durant ; la pauvreté et même la misère ; les grandes haines ; les grandes amitiés ; les grands enthousiasmes ; et maintenant, l'entrée dans la gloire.

Voici sa *marque*, celle qui fait de lui, parmi les écrivains de génie, un exemplaire unique : *le sens du mystère*. Rien ne l'a attiré autant que le mystère, et aucun poète n'a, comme lui, chanté le mystère. C'est l'attrait du mystère qui, toute sa vie, l'enchaîne à l'Histoire et fait de lui, non pas un historien de profession, mais un *historien par le désir*, tel qu'on n'en avait jamais entendu de semblable. Écoutez-le, dans l'Introduction de *Constantinople et Byzance* :

« L'histoire d'une multitude de siècles est devant nous comme une pauvre femme qui va mourir d'inanition sans avoir pu se faire comprendre. Le Symbolisme, qui était sa langue depuis toujours, va disparaître avec elle, sans qu'aucune intelligence humaine ait obtenu de le déchiffrer. Tout ce qu'il est possible de deviner ou de croire, c'est que l'histoire universelle — si vainement lue par Bossuet ! — est une préfiguration mystérieuse et prophétique du Drame de Dieu, analogue certainement à l'ensemble des images préfiguratrices qui constituent la Révélation biblique, impénétrable jusqu'à la Grand'Messe du Calvaire ; mais avec cette différence que la prophétie juive concernait la Rédemption et que la prophétie universelle de l'histoire concerne l'accomplissement de la Rédemption par l'avènement triomphal qui doit tout clore. »

« La difficulté est la même et, sans doute, plus invincible, une loi divine s'opposant à l'intelligence préalable de tout avertissement naturel ou surnaturel. Il suffit d'aimer pour croire, mais il est indispensable d'avoir vu pour comprendre, et par là se trouve justifiée l'apparente incrédule de saint Thomas si étrangement surnommé le *Double Âbîme*. »

« Nous voici donc, aujourd'hui, au bord du gouffre, privés de foi et totalement dénués de la faculté de voir, également incapables d'aimer et de comprendre. Tout ce qu'on peut savoir du passé, depuis six mille ans, est pourtant sous nos yeux : les Patriarcats, les Royautés, les Empires, les migrations des peuples, les guerres, les exterminations, les aventures infinies de la Douleur — pour ne rien dire des vides énormes, des landes incommensurables de la Tradition procurés par les cataclysmes ; mais nous n'en sommes pas plus avancés. N'ayant jamais observé que l'extérieur et le transitoire, nous ne comprenons absolument rien à des Gestes nouveaux et de surhumaine apparence qui n'ont d'analogie dans aucun passé et qui, déjà, semblent appartenir à quelque indiscernable Futur »

Veillez remarquer que cette page magnifique a été écrite en mars

1917, six mois avant la mort de l'écrivain, et alors que la guerre universelle n'était pas près de finir. Bloy oublie, un instant, la guerre ; et c'est vers l'Orient qu'il regarde, parce que c'est là que se montrera enfin la lumière et que se décidera le sort de l'humanité. Il continue ainsi :

« Si le plus prochain avenir du monde entier se dérobe présentement à toutes les hypothèses, à tous les calculs de l'expérience, que pronostiquer de Constantinople ? Pourrait-on citer un valable mot sur la fameuse question d'Orient, depuis si longtemps qu'on en parle dans les livres ou les assemblées ? Une force mystérieuse, irrésistible, tourne le cœur de l'homme vers l'Orient qui fut son berceau. On a vu cela dans tous les siècles. La mort lui semble située au couchant et cet instinct préexistait aux Croisades. Aucune politique occidentale n'y changera rien. Les peuples continueront de hennir de plus en plus fort du côté de la Lumière et le temps n'est peut-être plus bien loin où les plateaux de la vaste Asie verront accourir des multitudes épouvantées... » (*Constantinople et Byzance*).

C'est la passion de Léon Bloy pour le mystère qui lui fait, dans l'Histoire, choisir de préférence, pour essayer de les comprendre, pour tenter de saisir leur rôle dans le Drame de Dieu, quelques figures particulièrement énigmatiques et impénétrables : Christophe Colomb, par exemple, puis Jeanne d'Arc, puis Louis XVII de France, fils de Louis XVI, puis Napoléon. Ces figures l'ont hanté continuellement, au cours de son pèlerinage terrestre. Il les évoque ; il les admire ; la nuit, il en rêve ; il lit tout ce qui a été écrit sur chacune d'elles ; mais combien tout cela lui paraît insuffisant et misérable ! Qui donc, parmi les historiens, s'est occupé des âmes ? Et pourtant, il n'y a que cela qui compte. Oui, l'âme de Christophe Colomb, l'âme très pure et très ardente de cette douce Colombe missionnée pour porter le Christ à la moitié du genre humain ; et l'âme, infiniment cachée et peut-être très sombre, du grand Empereur qui est passé au-dessus de l'Europe ainsi qu'un foudroyant météore : quels sujets de méditation, quels poèmes à écrire ! Lisons ensemble quelques strophes de ces poèmes. Vous allez voir la manière de Bloy, son lyrisme non pareil, sa forme inimitable, et vous frémirez peut-être à son accent de perpétuel amoureux.

* * *

Christophe Colomb, d'abord. Bloy décrit l'effrayant état des peuples américains avant la Découverte. Ténèbres absolues ; triomphe complet de Satan, comme en enfer. Il leur applique ce passage du Livre de la Sagesse, sublime d'horreur, où le prophète raconte la cécité miraculeuse de l'Égypte, région d'angoisse, figurative de toute la gentilité :

« Ils étaient tous ensemble liés d'une même chaîne de ténèbres et enveloppés d'une longue nuit... Il n'y avait pas de feu si fort qui pût leur donner aucune lumière et les flammes limpides des astres ne pouvaient les éclairer... » Et Bloy continue :

« Dans ces grandioses forêts septentrionales qui s'étendaient, comme une infinie cathédrale de verdure, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique ; parmi les sublinités sauvages des Montagnes Rocheuses ou sur le beau penchant des Andes ; aux bords des Amazones ou dans les îles enchantées de la mer des Antilles ; au milieu de cet inimaginable ruissellement de lumière, des êtres sans nombre faits à la ressemblance du Très-Haut se tordaient dans la boue sanglante des sacrifices humains et agonisaient de terreur, dans l'implacable azur de ce firmament qui ne racontait aucune gloire divine à leurs pauvres âmes !... »

« Un jour, enfin, le Seigneur appela un homme comme il avait appelé Jean pour préparer ses voies, et il l'investit, pour un temps, de sa puissance, afin qu'il pût mettre un terme à ce semblant d'éternité douloureuse par laquelle Satan, surnommé le singe de Dieu, avait essayé de se singer lui-même, dans une sacrilège contrefaçon de son propre royaume. »

« Cet homme qu'Isaïe semble avoir en vue toutes les fois qu'il parle aux îles lointaines et aux peuples des extrémités de la terre, c'est Christophe Colomb, le plus doux des hommes, comme l'Esprit-Saint le dit de Moïse. Le titre de Grand Amiral, sous lequel il fut tant calomnié pendant sa vie, n'a plus de sens pour une génération qui ne connaît pas l'histoire. La foule ne sait rien de lui que son nom très mystérieux, et... rien de plus, sinon qu'il a fait la Terre une fois plus grande et que les hommes l'ont assassiné de chagrin. »

Quant à sa mission providentielle et unique qui le range dans la demi-douzaine d'hommes exceptionnellement prodigieux sur lesquels

la Sagesse divine a compté, qui donc y penserait, dans ce siècle ennemi de la grandeur, si l'Église, toujours pleine de mémoire et toujours grande, n'y pensait pas ?...» (*Le Révéléateur du Globe*).

* * *

Et voici Napoléon à qui Bloy revient toujours et dans lequel il ose voir un Préfigurateur de Celui qui renouvellera le monde, à la fin des fins ! Comme à Christophe Colomb, Bloy lui consacre un livre ; et il ose appeler ce livre : *L'Âme de Napoléon*.

« Nul ne flamboya autant que Napoléon, c'est sûr ; les lampes ou les phares de son génie répandirent un éblouissement qui dure encore et qui ne finira qu'à l'aube du Jour de Dieu. Mais son âme, toujours ignorée, ne put éclairer que lui-même d'une façon que nous ne savons pas. Son âme à lui, triste ou joyeuse, sombre comme les abîmes, ou torturée par la lumière ; son âme de pécheur, d'orgueilleux, d'implacable, de sentimental et de débonnaire ; son âme aux feux changeants, douloureuse ou triomphante ; son âme inconstante ou désespérée lui disant toujours : Tu es seul, ô Napoléon, éternellement seul ; nul ne t'accompagne, nul ne sait ce que tu aimes ni ce que tu hais, ni où te porteront tes pas, puisque toi-même tu l'ignores. Pauvre tout-puissant malheureux, pleure au fond de moi, je te cache et je te protège. »

La solitude de ce Maître du monde, Bloy ne se lasse pas de l'admirer ; elle lui paraît être un des traits les plus importants, un des traits caractéristiques d'une destinée aussi providentielle :

« Il était seul, absolument, terriblement seul, et sa solitude avait un aspect d'éternité. Les anachorètes fameux de l'antiquité chrétienne avaient, dans leurs déserts, la conversation des Anges. Ces saints hommes étaient isolés, mais non pas *uniques* ; ils se voyaient entre eux quelquefois et leur dénombrement est difficile. Napoléon, semblable à un monstre qui aurait survécu à l'abolition de son espèce, fut vraiment seul, sans compagnons pour le comprendre ou l'assister, sans anges visibles et, peut-être aussi, sans Dieu ; mais cela, qui peut le savoir ? »

« N'ayant pas d'égaux ni de semblables, il fut seul au milieu des rois ou des autres empereurs qui ressemblaient à des domestiques aussitôt qu'ils s'approchaient de sa personne, il fut seul au milieu de ses grands qu'il avait fabriqués avec de la boue et des crachats, et qui retournèrent à leur origine, le jour même où commença le déclin de sa puissance ; il fut seul au milieu de ses pauvres soldats qui ne pouvaient lui donner que leur sang et qui n'en furent point avarés. Il fut seul à Sainte-Hélène, au milieu des rats de Longwood et des dévouements rongeurs qui prétendaient le consoler. Il fut seul enfin et surtout au milieu de lui-même où il errait tel qu'un lépreux inabordable dans un palais immense et désert ! Seul à jamais, comme la Montagne et l'Océan !... »

Non seulement la solitude, mais l'angoisse : voilà ce que Léon Bloy nous montre autour de Napoléon et au seuil de son âme. Oui, l'angoisse ; l'angoisse d'un rêve qu'il sait irréalisable, d'un rêve surhumain, qui ne pourra se terminer que par le cauchemar de désastres infinis.

« Celui qui n'a jamais mendié ne peut rien comprendre à l'histoire de Napoléon. Il fut, au seuil de son âme, le Mendiant de l'Infini, le Mendiant toujours anxieux de sa propre fin qu'il ignorait, qu'il ne pouvait pas comprendre ; le Mendiant extraordinaire et colossal demandant à qui passait le petit sou de l'empire du monde, la faveur insigne de contempler en lui-même le Paradis terrestre de sa propre gloire et qui mourut, au bout de la terre, les mains vides et le cœur brisé, avec le poids de plusieurs millions d'agonies ! »

Il y a, dans le livre, un chapitre intitulé « la Bataille ». C'est le tableau d'une des victoires les plus sanglantes, la victoire d'Eylau, vision de splendeur et d'épouvante, sur laquelle le Mystère plane, le Mystère si totalement inaperçu des historiens, mais que Bloy n'oublie jamais et qui domine toute son œuvre. Écoutez bien, c'est du très grand Léon Bloy :

« Un jour pâle se lève sur les tristes plaines de la Pologne. A la sonnerie des clairons a répondu le hennissement de quarante mille chevaux. La nuit froide et noire a lourdement pesé sur l'armée dont le sommeil a dû être interrompu, combien de fois ! par les gémissements, lointains ou proches, des blessés de la veille et de l'avant-veille. Ces plaintes ont traversé les souvenirs ou les rêves des uns et des autres, car chacun de ces guerriers ont une âme qui se séparera probablement de son corps dans quelques heures. C'est un immense troupeau d'âmes, c'est le bétail de l'Éternité... Voici le préliminaire va arme de l'artillerie, la voix grandiose des canons. La Grande Aimée se

détire, allongeant ses membres puissants, bâillant à la mort. Pour la réveiller tout à fait, le vent glacé lui jette à la face des paquets de neige. La voilà debout, frissonnante et frémissante, dans les vallées, sur les collines, sur les lacs gelés, au milieu des bois... »

« Il y a, çà et là, sur l'échiquier de l'Infaillible, les fauves redoutables dont il dispose : Davout, Augereau, Ney qui ne connaît ni fatigue ni peur ; Murat l'éventreur de bataillons, l'Achille de tous les combats ; le sublime Lannes, l'effrayant cuirassier Hautpoul, les généraux d'épopée Saint-Hilaire, Friant, Gudin, Morand, cinquante autres. Rapides et précis comme des anges de guerre, ils exécutent les derniers ordres de leur maître et le carnage commence. »

« Il faut qu'il y ait ce soir, vingt mille morts et trente mille blessés pour le moins et il n'y a pas de temps à perdre : car c'est Dieu qui fait la Journée de l'Homme pour qu'il la remplisse de ses œuvres bonnes ou mauvaises, et la journée en février n'a pas huit heures dans ce voisinage du pôle. »

« C'est indispensable d'avoir été le témoin d'un de ces conflits de multitudes pour savoir combien la vie est un songe. Voici toute une division fauchée par la mitraille. Qu'importe et qui donc aurait le temps de pleurer ? Trente escadrons poussés par les Furies la foulent aux pieds pour sabrer un peu plus loin les canonniers et les fantassins, avant de tomber eux-mêmes dans la lumineuse nuit des morts... Une position enlevée à grand effort est perdue et reconquise. Une charge héroïque pouvant être crue décisive est arrêtée par un cyclone de feux... Mais la jonchée des morts s'épaissit et les âmes sorties du tombeau de leurs corps, les pauvres âmes auparavant ténébreuses, sachant enfin pourquoi et pour qui elles ont si sauvagement combattu, ont été flotter là-bas, invisiblement, sur le tertre impérial, autour du Maître visible qui les écarte de la main comme des pensées importunes. »

« Car il ne tient pas encore la victoire, et la victoire lui est nécessaire. La victoire est son *Requiem*, le repos de son âme à lui, dans ce monde obscur. C'est son pain et son vin, c'est sa demeure et c'est sa lampe. A-t-il donc été créé pour autre chose que la victoire ? Quand un de ses corps vient à reculer, c'est comme s'il était physiquement refoulé par les croupes des chevaux, par la poussée multitudinaire. Mais son visage aussi impassible que le bronze ne laisse rien voir de son tourment. Peut-être même ne souffre-t-il pas, tant son cœur est fort, tant est grande l'impavidité de son génie ! Il souffrira plus tard, sans aucun doute. En ce moment, il paraît heureux, il sent sa force. Il se sait tuteur des avortons de la Fortune, il a des arcs-de-triomphe pour l'incertitude et même pour des désastres éventuels, parfaitement sûr de trouver toujours au fond de lui-même quelque ressource imprévue et foudroyante qui le fera plus puissant. »

« Alors, il regarde, une fois de plus, son champ de bataille et, tranquillement, il fait trois pas, comme les dieux. De toutes ses combinaisons profondes, inefficaces jusqu'ici, jaillit soudain une manœuvre qui fait penser à Hercule enfant eclaboussant tout le ciel du lait de l'épouse de Jupiter. Murat vient de passer comme un torrent, écrasant toute l'Europe, en une demi-heure, sur quatre kilomètres carrés, et Napoléon n'a plus que quelques marches de ses soldats pour devenir l'Empereur de l'Occident. »

Huit ans après, hélas ! c'est la fin de l'épopée magnifique ; c'est le soir sinistre de Waterloo ; c'est le cri de terreur qui court dans l'ombre grandissante : la Garde recule ! Alors, dit Bloy, ce fut l'éblouissement de la Défaite.

« La Garde recule !... A ce cri panique, il voit crouler sa ligne de bataille, il voit sa dernière armée en pleine déroute, il sent l'étreinte du monstre et sa virginité de vainqueur est perdue. Une nuit affreuse tombe sur son âme. Est-ce donc tout à fait fini ? Faudra-t-il que le poème s'achève sur cette aventure épouvantable ? Où est maintenant son étoile ? Que sont devenus son cœur et son trésor ? Sans doute, ce n'est pas Wellington qui les lui a ravés et ce n'est pas non plus le goujat prussien. Il retrouvera cela dans trois mois, à deux mille lieues de sa capitale, en l'autre hémisphère. Mais là son étoile sera comme une pauvresse demandant son pain, son cœur sera torturé et son trésor sera de douleurs. Ah ! ce n'est pas la Garde seule qui recule à Waterloo, c'est la Beauté de ce pauvre monde, c'est la Gloire, c'est l'Honneur même ; c'est la France de Dieu et des hommes devenue veuve tout à coup, s'en allant pleurer dans la solitude après avoir été la Dominatrice des nations ! » (*L'Âme de Napoléon*).

* * *

Vous venez de voir quel poète est Léon Bloy et ce que devient entre ses mains l'Histoire. C'est ce même sens du mystère, cette même passion pour le mystère, qui l'ont jeté au christianisme et ont

fait de lui le poète chrétien, le chrétien amoureux, brûlant comme on brûlait au Moyen Age, comme brûlaient vos admirables peintres et les bâtisseurs de nos « folles » cathédrales.

Ses livres ont exercé sur beaucoup d'âmes une action extraordinaire. Par ses livres, il a été un foyer qui, de loin, attirait les âmes et auquel elles venaient se réchauffer d'abord, ensuite se fondre. Il a converti beaucoup d'âmes ; je veux dire qu'il a été l'instrument choisi de Dieu pour opérer la conversion de beaucoup d'âmes. De son vivant, une douzaine de protestants et de juifs sont entrés dans l'Église catholique, apostolique, romaine, conduits par ce mendiant ; et vous n'êtes pas sans savoir que plusieurs de ces néophytes font maintenant grand honneur à notre Mère l'Église et sont devenus à leur tour des foyers de chaleur et de lumière. Un autre, que j'ai connu et aimé — c'était un jeune Juif — n'a pas eu le temps d'entrer ; il est resté à la porte du sanctuaire, retenu dehors par ces liens invisibles et forts que le monde, l'habitude, la famille, l'amitié, disposent et nouent autour des plus généreuses intentions. Mais, comme il avait lu Bloy, qu'il l'avait compris, qu'il était devenu son ami, il est mort, terrassé en moins de deux jours, par une maladie quasi foudroyante, il est mort en désirant le baptême et en récitant l'Oraison dominicale, et c'est assez pour qu'il ait, dans mon souvenir, la figure d'un prédestiné. Un grand nombre de mécréants, de ces pauvres mécréants qui se croient des libres-penseurs, ont été atteints, par les livres de Bloy, ou par une lettre de Bloy, dans le tréfonds de leur âme. Les uns ont retrouvé, comme dans un éclair, le christianisme de leur petite enfance et sont tombés à genoux ; les autres ont tout au moins perdu l'assurance de leur incrédulité et se sont éloignés, émus et rêveurs, ayant vaguement compris que le christianisme est quelque chose de tout à fait sublime, et qu'à ne point l'embrasser, à ne point essayer d'être un Saint, on se condamne soi-même à la médiocrité, à l'inquiétude, à la tristesse. Et quant aux catholiques qui ont eu le courage de lire ces livres, qui n'ont pas été rebutés par la hardiesse de l'auteur, par l'outrance de l'auteur, par les excès de l'auteur — excès très évidents et qui sont sur son œuvre, comme un peu d'écume sur un vin généreux — quant aux catholiques, dis-je, je crois bien nombreux déjà ceux que Léon Bloy a améliorés, fortifiés, éclairés, consolés et qui ont eu, grâce à lui, grâce à ses livres, l'aperception de « ce christianisme gigantesque d'autrefois, quand la terre était comme un grand vaisseau dans les golfes du Paradis ».

On a dit de lui, tout récemment : C'est un apôtre irrégulier ; il convertit les grands pécheurs, les vagabonds, ceux que n'atteindrait jamais la prédication régulière. Comme si la prédication régulière ne consistait pas, surtout, dans la recherche des brebis les plus perdues ! Comme si ce reproche d'irrégularité, de fréquentation des pécheurs, n'avait pas été fait, jadis, au Sauveur lui-même. Léon Bloy déploie son âme, et voilà tout le secret de sa puissance. Il met, dans ses livres, Dieu à sa véritable place, qui est la première. Il parle de Dieu constamment, tantôt avec une tendresse familière, comme un enfant très tendre qui parlerait de son père ; tantôt avec solennité et somptuosité, en grand artiste, en grand poète, comme de la Beauté souveraine pour laquelle rien n'est trop beau et qui seule est capable d'étancher notre soif de splendeur. « J'ai voulu, dit-il, être le statuaire de la Parole » ; et ce statuaire cherche partout le marbre le plus précieux, le bronze le plus magnifique et le plus sonore. « Quand on parle amoureux de Dieu, dit-il encore, tous les mots humains ressemblent à des livres devenus aveugles qui chercheraient une source dans le désert. » D'autres fois, il en parle avec compassion, avec une pitié qui lui arrache des larmes, car le Dieu des chrétiens est toujours, à ses yeux, le Dieu souffrant, le Dieu crucifié, le Dieu qui a fait ce rêve inimaginable aux hommes et qu'un Dieu seul pouvait faire, d'assurer l'expiation universelle et de prendre sur soi tous les péchés du monde, tous les crimes de l'humanité.

L'influence de ce poète de l'Amour, poète un peu barbare, mais combien viril et fort ! s'exerce particulièrement sur les artistes et sur les tendres ; sur les êtres de sentiment bien plus que sur les êtres de raisonnement. Bloy, disait un bon prêtre qui était son ami, Bloy est un doux mystique : définition surprenante quand on songe à la réputation de pamphlétaire et d'inquisiteur qu'avait partout le mendiant ingrat. Elle est pourtant très exacte, cette définition. Léon Bloy est un doux mystique, ce qui revient à dire qu'il était, avant tout, un amoureux.

Écoutez-le parler de sa propre conversion. Marchenoir — c'est lui-même — Marchenoir le désespéré a connu la joie brève et les longues douleurs qui font cortège aux amours terrestres. Alors Dieu lui fait la grâce de l'illumination définitive.

» Quand le christianisme lui apparut, Marchenoir s'y précipita

comme les chameaux d'Éliézer à l'abreuvoir nuptial de Mésopotamie ; il était expirant de soif depuis si longtemps. »

« Il s'est toujours rappelé le trouble immense, l'ahurissement sur-humain de cette minute aux ailes d'aigle qui l'enleva dans un ouragan d'impénétrables délices. Il s'était dressé dans le sentiment nouveau d'une force inconnue, artères battantes et cœur en flammes ; ivre de certitude, secoué par le roulis d'une espérance mêlée d'angoisse, prêt à toutes les acceptations du martyre. Car cette âme divinatrice et synthétiquement ardente, bondissant au-dessus des intermédiaires leçons de la foi, s'était emportée, du premier coup, au décisif concept de l'immolation... »

« Il avait senti passer l'Amour, l'amour spirituel, absolu. Il avait, lui aussi, comme tous les autres, répandu son cœur dans cet infidèle crible de l'Oraison dominicale et... il avait été saturé de la joie parfaite. » (*Le Désespéré*).

Il ne deviendra pas un savant, ni un raisonneur, ni un philosophe, ni un théologien. Oh ! non. La philosophie l'ennuie, la théologie l'assomme, les paroles sans amour lui sont inintelligibles, les raisonnements des sages lui apparaissent comme un cloaque de ténèbres. Il demeurera simplement un amoureux, et sa force sera celle même de l'Amour, dont vous savez bien qu'elle est irrésistible. Il ne cherche pas à convaincre ; il cherche à toucher. Écoutez une lettre admirable, écrite par lui à un grand artiste qui, lui-même, à cette époque de sa vie, s'est éloigné du christianisme, et que Dieu semble poursuivre :

« Cher ami, vous m'avez écrit une belle lettre et douloureuse. Je voudrais que Dieu me donnât pour vous des paroles de réconfort. Dans mon impuissance et ma peine, qui sont très grandes, je veux d'abord essayer de répondre à votre question : « Que devenez-vous ? » Il me serait plus facile de vous dire ce que je ne deviens pas. Voilà plus de trente ans que je désire le bonheur unique, la Sainteté. Le résultat me fait honte et peur. « Il me reste d'avoir pleuré », a dit Musset. Je n'ai pas d'autre trésor. Mais j'ai tant pleuré que je suis riche en cette manière. Quand on meurt, c'est ce qu'on emporte : les larmes qu'on a répandues et les larmes qu'on a fait répandre, capital de béatitude ou d'épouvante. C'est sur ces larmes qu'on sera jugé, car l'Esprit de Dieu est toujours « porté sur les eaux ». Un statuaire de grand talent achève en ce moment mon buste. — N'oubliez pas le sillon, lui ai-je dit, la gouttière que voici, sous chacun de mes deux yeux. »

« C'est cela que je vous souhaite, mon cher ami. Je voudrais que vous fussiez tout en larmes aux pieds de Jésus. *Quare tristis es, anima mea...* Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? *Spera in Deo*. En lisant ce commencement sublime de la messe, que de fois n'ai-je pas versé de ces larmes qui valent plus que les cantiques et qui mettent le cœur dans les prairies du Paradis ! »

« Vous êtes de ceux que Dieu cherche, *Quaerens me, sedisti lassus...* Me cherchant, tu t'es assis, n'en pouvant plus de fatigue. Laissez-vous trouver, allez au-devant de ce pasteur... Alors il vous fera tellement pleurer que vous ne pourrez presque plus souffrir. » (*L'Invendable*).

Le Journal de Bloy est plein de lettres semblables. Dans chacune d'elles, il met toute son âme, son âme magnifique qui ressemble à un torrent jamais satisfait. Rappelez-vous ce qu'il dit de Marchenoir, dans *la Femme Pauvre* ; ce trait s'applique à lui, très exactement : « Tout le temps qu'il parlait, on voyait en lui s'agiter son âme, comme on verrait une grande Infante prisonnière venir coller sa face aux vitraux d'un Escorial incendié. » On pensait, en le voyant, on pense en le lisant, « au prédicateur tout-puissant qu'il aurait pu devenir », et les artistes le contemplant « ainsi qu'une fresque très ancienne, à la fois sanguinolente et fuligineuse, où quelque siècle très défunt aurait revécu, prodigieusement, ses adorations ou ses fureurs. »

Ce temps très défunt, c'est le Moyen Age, « l'humble et grand Moyen-Age, l'époque la plus chère à tous ceux que la désobéissance importune et qui vivent retirés au fond de leurs propres âmes... ; l'époque où les hommes ont le plus aimé. » Bloy est un anachronisme vivant ; c'est un homme du Moyen Age. Son ambition unique est d'être l'ami de Dieu.

« L'ami de Dieu ! Je suis sur le point de sangloter quand j'y pense. On ne sait plus sur quel billot poser sa tête, on ne sait plus où on est, on ne sait plus où il faut aller. On voudrait s'arracher le cœur, tant il brûle, et on ne peut pas regarder une créature sans trembler d'amour. On voudrait se traîner sur les genoux d'église en église, des poissons pourris pendus au cou, comme disait la sublime Angèle. Et quand on sort de ces églises, après des heures où l'on a parlé à Dieu comme un

amoureux à une amoureuse, on se voit tel que les pauvres bonshommes si mal dessinés et si mal peints des chemins de croix, marchant et gesticulant avec piété dans des fonds d'or. Toutes les pensées qu'on ne savait pas, séquestrées jusqu'alors dans les cavernes du cœur, accourent ensemble ainsi que des vierges mutilées, aveugles, affamées, nues et sanglotantes. Ah ! certes, en de tels instants, le plus atroce de tous les martyres serait choisi — avec quels transports ! » (*Mon Journal*).

Quand on veut être l'ami de Dieu, on est, nécessairement, l'ami des pauvres, l'ami du Pauvre. Bloy, qui toute sa vie a été un pauvre, est le poète de la Pauvreté. Son plus grand livre, *la Femme Pauvre*, est un hymne douloureux et magnifique à la gloire d'une humble femme, qui a commencé par être « l'Épave des Ténèbres » et qui, peu à peu, illuminée par les chagrins et la détresse, est devenue « l'Épave de la Lumière. » Il m'a toujours semblé qu'aucun des livres écrits à notre époque ne donnait, comme celui-là, l'impression du génie. « C'est, écrivait Maurice Maeterlinck, la seule des œuvres de ces jours où il y ait des marques évidentes de génie, si, par génie, l'on entend certains éclairs en profondeur qui relient ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas et ce qu'on ne comprend pas encore à ce qu'on comprendra un jour. » Il n'est pas de livre où le Mystère colossal de la destinée humaine soit plus hardiment dressé, où l'admirable congruence du Christianisme et du cœur humain éclate avec plus d'évidence. Je voudrais, par une brève lecture, vous faire comprendre ce qu'est ce livre, où Bloy est tout entier.

Et d'abord, le mystère de la pauvreté.

« Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. Depuis le gouffre de cette Parole, aucun homme n'a jamais pu dire ce que c'est que la Pauvreté. »

« Les Saints qui l'ont épousée d'amour et qui lui ont fait beaucoup d'enfants assurent qu'elle est infiniment aimable. Ceux qui ne veulent pas de cette compagne meurent quelquefois d'épouvante ou de désespoir sous son baiser, et la multitude passe « de l'utérus au sépulcre », sans savoir ce qu'il faut penser de ce monstre. »

« Quand on interroge Dieu, il répond que c'est Lui qui est le Pauvre : *Ego sum pauper*. Quand on ne l'interroge pas, Il étale sa magnificence. »

« La Création paraît être une fleur de la Pauvreté infinie ; et le chef-d'œuvre suprême de Celui qu'on nomme le Tout-Puissant a été de se faire crucifier comme un voleur dans l'Ignominie absolue. »

« Les Anges se taisent et les Démons tremblants s'arrachent la langue pour ne pas parler. Les seuls idiots de ce dernier siècle ont entrepris d'élucider le mystère. En attendant que l'abîme les engloutisse, la Pauvreté se promène tranquillement avec son masque et son *crible*. »

« Comme elles lui conviennent, les paroles de l'Évangile selon saint Jean ! Elle était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Elle était dans le monde et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue. Elle est veuve dans son domaine et les siens ne l'ont pas reçue. »

« Les siens ! Oui, sans doute. L'humanité ne lui appartient-elle pas ? Il n'y a pas de bête aussi nue que l'homme et ce devrait être un lieu commun d'affirmer que les riches sont de mauvais pauvres. »

« Quand le chaos de ce monde en chute aura été débrouillé, quand les étoiles chercheront leur pain et que la fange la plus décriée sera seule admise à refléter la Splendeur ; quand on saura que *rien n'était à sa place* et que l'espèce raisonnable ne vivait que sur des énigmes et des apparences ; il se pourrait bien que les tortures d'un malheureux divulgassent la misère d'âme d'un millionnaire qui correspondait spirituellement à ses guenilles, sur le registre mystérieux des réparations de la Solidarité universelle... »

« Les riches ont horreur de la Pauvreté parce qu'ils ont le pressentiment obscur du négoce piaculaire impliqué par sa présence. Elle les épouvante comme le visage morne d'un créancier qui ne connaît pas le pardon. Il leur semble, et ce n'est pas sans raison, que la misère effroyable qu'ils dissimulent au fond d'eux-mêmes pourrait bien rompre d'un coup ses liens d'or et ses enveloppes d'iniquité, et accourir tout en larmes au-devant de Celle qui fut la Compagne élue du Fils de Dieu ! »

« En même temps, un instinct venu d'En Bas les avertit de la contagion. Ces exécrables devinent que la Pauvreté, c'est la Face même du Christ, la Face conspuée qui met en fuite le Prince du monde et que, devant Elle, il n'y a pas moyen de manger le cœur des misérables au son des flûtes ou des hautbois. Ils sentent que son voisinage est dangereux, que les lampes fument à son approche, que les flam-

beaux prennent des airs de cierges funèbres et que tout plaisir succombe... C'est la contagion des Tristesses divines... »

« Pour employer un lieu commun dont la profondeur déconcerte, les pauvres *portent malheur*, en le même sens que le Roi des pauvres a déclaré qu'il était venu « porter le glaive ». Une tribulation imminente et certainement épouvantable est acquise à l'homme de joie dont un pauvre a touché le vêtement et qu'il a regardé les yeux dans les yeux. »

« C'est pourquoi il y a tant de murailles dans le monde, depuis la biblique Tour qui devait cogner le ciel — Tour si fameuse que le Seigneur descendit pour la voir de près — et qu'on bâtissait sans doute afin d'écarter éternellement les Anges nus et sans domicile qui erraient déjà sur la terre. »

Clotilde — c'est la Femme Pauvre — a traversé les pires douleurs. Elle a perdu son petit garçon. Son mari, Léopold, cœur généreux, âme ardente, artiste puissant, a été obligé de renoncer à ses travaux d'enlumineur, à cause du voile de plus en plus opaque qui tombait sur ses yeux. Alors, ç'a été la misère. Un soir, Léopold n'est pas rentré au logis. Il passait devant un théâtre au moment précis où se déchaînait, dans ce théâtre, un incendie ; alors il s'est jeté dans le brasier pour arracher à la mort quelques femmes et quelques enfants. Après plusieurs de ces périlleux voyages, on l'a aperçu, la dernière fois, au centre d'un tourbillon de feu, brûlant immobile et *les bras croisés*. Voici la fin du livre :

« Clotilde a aujourd'hui quarante-huit ans, et ne paraît pas avoir moins d'un siècle. Mais elle est plus belle qu'autrefois, et ressemble à une colonne de prières, la dernière colonne d'un temple ruiné par les cataclysmes. »

« Ses cheveux sont devenus entièrement blancs. Ses yeux, brûlés par les larmes qui ont raviné son visage, sont presque éteints. Cependant elle n'a rien perdu de sa force. »

« On ne la voit presque jamais assise. Toujours en chemin d'une église à l'autre, ou d'un cimetière à un cimetière, elle ne s'arrête que pour se mettre à genoux et on dirait qu'elle ne connaît pas d'autre posture. »

« Coiffée seulement de la capuce d'un grand manteau noir qui va jusqu'à terre, et ses invisibles pieds nus dans des sandales, soutenue depuis dix ans par une énergie beaucoup plus qu'humaine, il n'y a ni froid ni tempête qui soit capable de lui faire peur. Son domicile est celui de la pluie qui tombe. »

« Elle ne demande pas l'aumône. Elle se borne à prendre avec un sourire très doux ce qu'on lui offre et le donne en secret à des malheureux. »

« Quand elle rencontre un enfant, elle s'agenouille devant lui, comme faisait le grand Cardinal de Bérulle, et trace avec la petite main pure un signe de croix sur son front. »

« Les chrétiens confortables et bien vêtus qu'incommode le Surnaturel et qui ont dit à la Sagesse : « Tu es ma sœur », la jugent dérangée d'esprit, mais on est respectueux pour elle dans la mesure peuple et quelques pauvresses d'église la croient une sainte. »

« Silencieuse comme les espaces du ciel, elle a l'air, quand elle parle, de revenir d'un monde bienheureux situé dans un univers inconnu. Cela se sent à la voix lointaine que l'âge a rendue plus grave sans en altérer la suavité, et cela se sent mieux encore à ses paroles mêmes. »

« *Tout ce qui arrive est adorable*, dit-elle ordinairement, de l'air extatique d'une créature mille fois comblée qui ne trouverait que cette formule pour tous les mouvements de son cœur ou de sa pensée, fût-ce à l'occasion d'une peste universelle, fût-ce au moment d'être dévorée par des animaux féroces. »

« Bien qu'on sache qu'elle est une vagabonde, les gens de police, étonnés eux-mêmes de son ascendant, n'ont jamais cherché à l'inquiéter. »

« Après la mort de Léopold, dont le corps ne put être retrouvé parmi les anonymes et épouvantables décombres, Clotilde avait tenu à se conformer à celui des Préceptes évangéliques dont l'observation rigoureuse est jugée plus intolérable que le supplice même du feu. Elle avait vendu tout ce qu'elle possédait, en avait donné le prix aux plus pauvres et, du jour au lendemain, était devenue une mendicante... »

« — Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le Saint Sacrement exposé, et qui, par chance, était un vrai prêtre. »

« — Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le Paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans ; on y entre *aujourd'hui*, quand on est pauvre et crucifié. »

« — *Hodie mecum eris in paradiso*, murmura le prêtre, qui s'en alla bouleversé d'amour. »

« A force de souffrir, cette chrétienne vivante et forte a deviné qu'il n'y a, surtout pour la femme, qu'un moyen d'être en contact avec Dieu et que ce moyen, tout à fait unique, c'est la Pauvreté... »

« Elle a même compris, et cela n'est pas très loin du sublime, que la Femme n'existe vraiment qu'à la condition d'être sans pain, sans gîte, sans amis, sans époux et sans enfants, et que c'est comme cela seulement qu'elle peut forcer à descendre son Sauveur. »

« Lazare Druide est le seul témoin de son passé qui la voit encore quelquefois. C'est l'unique lien qu'elle n'ait pas rompu. Le peintre d'*Andronic* est trop haut pour avoir pu être visité de la fortune dont la pratique séculaire est de faire tourner sa roue dans les ordures. C'est ce qui permet à Clotilde d'aller chez lui, sans exposer à la boue d'un luxe mondain ses guenilles de vagabonde et de pèlerine du Saint Tombeau. »

« De loin en loin, elle vient jeter dans l'âme du profond artiste un peu de sa paix, de sa grandeur mystérieuse, puis elle retourne à sa solitude immense, au milieu des rues pleines de peuple. »

« — *Il n'y a qu'une tristesse*, lui a-t-elle dit, la dernière fois, *c'est de n'être pas des Saints...* »

La paix, la grandeur mystérieuse, l'unique tristesse... le mystère de la Femme, le mystère de la Pauvreté, le mystère de la Solidarité : voilà, raccourci, dans ces pages sublimes, toute l'œuvre de Bloy, toute la pensée de Bloy, tout le christianisme de Bloy, et aussi tout son art vraiment prodigieux.

C'est sous cette impression que je veux vous laisser. Ce que j'ajouterais ne ferait que l'affaiblir, au grand détriment de vos âmes.

Qu'il me suffise de vous dire que je suis très heureux d'avoir pu, ce soir, dans l'une des capitales de l'Europe, dans celle, peut-être, où l'Art et la Poésie sont le plus honorés et le mieux compris, d'avoir pu parler de Léon Bloy, d'avoir pu lire du Léon Bloy, devant un auditoire dont l'attention merveilleuse ne s'est pas relâchée un seul instant. C'a été pour moi un grand honneur et une profonde jouissance. Voir monter dans la gloire cet écrivain que j'ai tant aimé, et contribuer, même dans les plus faibles mesures, à révéler son génie et à accroître son rayonnement sur les âmes, tel est mon souhait le plus cher. Je ne l'ai jamais mieux réalisé que dans l'heure qui vient de s'écouler.

PIERRE TERMIER,
Membre de l'Institut.



La S. D. N. et l'opinion européenne

Que pense-t-on concrètement en Europe de la Société des Nations ?

Car, en Europe, nous distinguons nettement entre la S. D. N., comme idéal, et son mécanisme aujourd'hui existant, lequel est moins qu'inefficace.

Pour ce qui est de l'idéal, ce que nous en pensons est, naturellement, très différent de ce que nous en disons ; car il n'est pas d'institution se prêtant mieux à la rhétorique de convention et à l'hypocrisie des hommes publics. « Dans la mentalité européenne il n'en existe pas moins, à l'heure actuelle, une adhésion très réelle à l'idéal de la S. D. N. »

Tout d'abord, il est universellement reconnu que la seule existence d'un centre, auquel les conflits entre nations peuvent être soumis, est un avantage, parce qu'il en retarde l'écllosion et en permet un examen plus attentif ; or ces conflits, là où des nations souveraines, de langue et de religion différentes, sont entassées par douzaines dans un espace de douze cents kilomètres de long sur neuf cents de large, sont chose sérieuse.

Les deux nations qui se rendent le mieux compte de l'impossibilité pour elles de se faire avec succès la guerre, sont l'Angleterre et la France. Étant données les conditions de la guerre moderne, la capitale de chacun de ces deux pays est à la merci de l'autre ; et jusqu'ici une défensive adéquate contre la mutuelle offensive qui suivrait immédiatement la déclaration de guerre n'a pas encore été trouvée. Si, aujourd'hui, l'Angleterre fait la guerre à la France, Londres et une vingtaine d'autres grands centres deviendront inhabitables et Paris un monceau de ruines.

Ces deux nations désirent dès lors sincèrement quelque forme ultime d'arbitrage. Elles ne sauraient faire autrement. C'est pour elles une question de vie ou de mort.

Les Italiens en ont moins besoin. Ils ne sont plus, comme avant la guerre, à la merci d'une suprématie navale étrangère, car, si la guerre a énormément affaibli la défensive sur terre (non pas la défensive tactique sur terrain fortifié, mais la défensive nationale contre une agression dont seraient victimes la population civile et les centres urbains) — elle a immensément agrandi la puissance de la défensive sur mer. Aucune nation tant soit peu bien organisée, disposant de ressources industrielles suffisantes, n'est plus à la merci, tout au moins en Europe, de l'ancienne menace d'une suprématie navale écrasante. Car la suprématie d'une flotte n'est plus l'équivalent de la suprématie militaire — bien que beaucoup d'Anglais se refusent, malheureusement à reconnaître cette vérité désagréable. Elle ne donne même pas la sécurité, sans parler de domination.

Plus vous vous déplacez en Europe dans la direction de l'Est, moins le besoin d'un arbitrage se fait sentir, en tant qu'il qu'il ne s'agit que de destructions engendrées par la guerre moderne. Les communautés à liens lâches de l'Est-Européen peuvent se combattre sans s'entre détruire ; leur appareillage industriel est trop insignifiant, du reste, pour que deux d'entre elles — n'importe lesquelles — soient à même de se détruire mutuellement. D'autre part, il y a parmi elles des nations nouvelles ; or les nations nouvelles sont des partisans naturels de l'arbitrage, les unes parce qu'elles sont faibles, vu leur dimension peu considérable et leur manque d'organisation, les autres comme la Pologne, parce qu'elles se trouvent dans des conditions nouvelles et ne sont pas encore parvenues à créer une force armée suffisante — lacune qui, du reste, disparaît de mois en mois.

Il s'en suit que, *politiquement parlant*, toutes les nations nouvelles appuient fortement l'idée d'arbitrage et la soumission de tous les malentendus à un tribunal international interprétant le texte des traités. Elles ressentent pourtant le besoin *physique* de l'arbitrage moins que les deux grandes nations occidentales : la France et l'Angleterre.

* * *

Voilà pour l'attitude générale à l'égard de l'idéal de la S. D. N. Passons à l'aspect concret.

En premier lieu on ne reconnaît pas à la S. D. N. de valeur effective et se prêtant à une définition, parce qu'elle n'est pas armée. Son personnel fût-il même de bonne qualité, ce qui n'est pas le cas, et agissant de bonne foi pour empêcher la guerre (il n'en fait rien) — cette objection n'en serait pas moins fatale.

Si la S. D. N. n'est pas armée, c'est que les diverses nations qui y sont représentées, et, en particulier la nation britannique, se refusent très naturellement et très justement à soumettre à un contrôle étranger leurs forces armées et, en particulier, la flotte britannique.

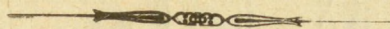
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs

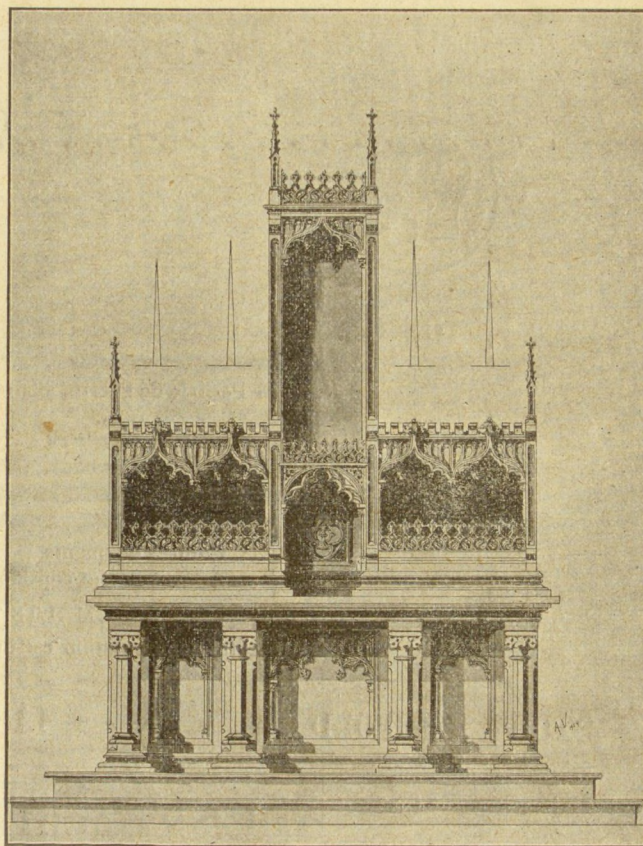
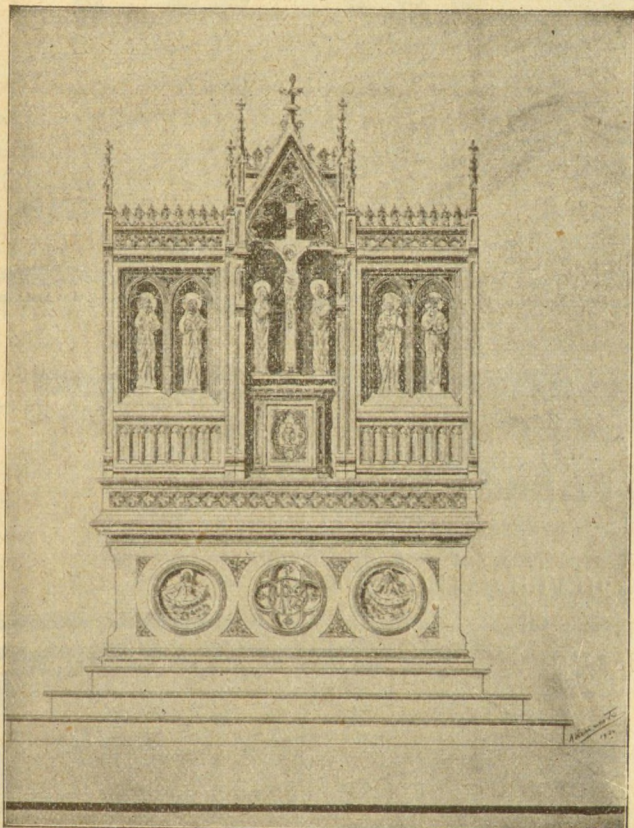


SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'EGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIERES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR EGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

“SWAN”

INDISPENSABLE A CELUI

QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT

CHAQUE “SWAN” EST GARANTI

EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonym
8-10, rue Neuve, Bruxelles

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la REVUE CATHOLIQUE.

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD
Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD
(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD
(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Je dis « très justement », parce qu'ici, comme en toute chose, nous devons d'abord mettre au net nos propres principes primordiaux : or, il est très clair que, si les nations veulent rester souveraines, elles ne peuvent admettre une force armée internationale plus puissante que la leur. Il n'est pas moins clair que les grands peuples modernes d'Europe, en particulier les peuples britannique et français, sont bien décidés à maintenir leur souveraineté.

Dans ces circonstances, il est impossible de regarder la S. D. N. comme un instrument efficace, autrement que pour un but secondaire, tel qu'un retard dans l'éclosion d'un conflit ou pour la mise en action d'une vague force morale, comme l'implique la simple existence d'un tribunal.

Nous commençons donc, en Europe, à envisager la S. D. N. comme inopérante dans les questions plus importantes, parce que matériellement elle n'en a pas le pouvoir de les résoudre. C'est ce que tous, nous disons et pensons d'elle en particulier, quoi que nous fassions ou disions en public. Malheureusement, des intrigues perpétuelles n'en ont pas moins lieu pour obtenir que la S. D. N. agisse dans tel sens ou tel autre : virtuellement beaucoup d'États peuvent donc s'allier contre un seul. Et ceci m'amène à parler de la seconde critique adressée à la S. D. N.

Cette critique, on l'entend de tous les côtés, la voici : inévitablement chacun des principaux groupements d'intérêts politiques en Europe vise à utiliser le mécanisme de la S. D. N. à son profit.

Le Ministère des Affaires Étrangères français estime que la S. D. N. est utile, en tant qu'elle appuie la politique française, mais qu'il convient de lui faire obstruction, en tant qu'elle n'en fait rien.

L'enthousiasme anglais pour la « *League* » est en tous points pareil. Ceux qui parlent dans les termes les plus généraux et avec le plus de rhétorique de son idéal bienfaisant sont notoirement connus pour l'opposition violente qu'ils font à l'autre grande puissance, rivale de la Grande-Bretagne : la France.

Lors de l'incident de Corfou entre l'Italie et la Grèce, les avocats anglais de la « *League* » voulaient ouvertement l'utiliser pour tâcher de faire pression sur l'Italie, la Grèce étant virtuellement une alliée britannique. Lors des récentes difficultés égyptiennes, les mêmes soutenaient véhémentement que la « *League* » n'avait rien à y voir. Il va sans dire que le gouvernement allemand, quand il sera admis, aura, lui aussi, le désir de se servir de la S. D. N., comme d'un instrument de ses intérêts. Pour ce qui est des nouvelles nations, elles ont, en cette matière, l'esprit absolument ouvert ; pour elles (et ici elles ont plus de logique que les grandes nations de l'Occident) la S. D. N. est utile surtout en tant qu'elle veille à leur indépendance ; à part cela, elles n'en ont cure !

En Italie on est enclin à attacher moins d'importance à la S. D. N. On croit peu qu'elle puisse être utilisée pour des fins italiennes. A Moscou le groupe de Juifs terroristes se moque ouvertement de ses prétentions.

On peut résumer cette seconde observation critique à l'adresse de la S. D. N. en disant que, somme toute, la France et l'Angleterre, avec leurs deux politiques opposées et dominant l'Europe, s'efforcent manifestement à utiliser la S. D. N. pour leurs fins propres. L'Allemagne, une fois admise, probablement en vertu d'un accord secret avec l'Angleterre, se propose de faire de même. Les petites nations ne se cachent pas d'utiliser la S. D. N., en vue de leur propre préservation. Les Italiens y attachent peu d'importance et le soi-disant gouvernement russe aucune.

[* * *

Mais la critique la plus sérieuse dirigée contre la S. D. N. — la plus sérieuse parce qu'elle vise le matériel même, à l'aide duquel celle-ci doit fonctionner — est celle qui vise son personnel.

La S. D. N., telle qu'elle est à présent constituée, fonctionne par l'intermédiaire du type d'homme le plus suspecté et le plus méprisé dans tous les pays de l'Europe : le politicien de profession et ses acolytes. Au point de vue national, la S. D. N. n'est pas « représentative ». Elle ne fonctionne pas par l'intermédiaire d'hommes tels que les principaux soldats, écrivains, savants et autres grandes figures nationales, que les peuples auxquels elles appartiennent honorent et regardent comme réellement « représentatives ».

Elle parle par la bouche des parlementaires, et cela à un moment où l'Europe a répudié le système parlementaire dans son for intérieur et où les grandes nations l'ont mis ouvertement à la porte. Toute l'Europe sait que les parlementaires siégeant à la S. D. N. ne sont nommés que par eux-mêmes et n'ont dès lors pas de prestige moral. Il y a pis encore : la S. D. N. telle qu'elle est aujourd'hui constituée, alloue à ces hommes ou leurs adhérents des sommes d'une énormité ridicule : le contribuable doit les payer, sans avoir aucune voix au chapitre quant à leur affectation.

Durant les premières années qui suivirent sa venue au monde la « *League* » fut un pays de cocagne ; des mines aussi lucratives que la Chambre des députés de Paris, et la Chambre des Communes de Londres, étaient, en comparaison, d'un piètre rendement. On ne parlait que des nominations de tel ou tel intrigant à divers postes ; et les émoluments étaient hors de toute proportion avec les aptitudes de ces hommes ou même avec les fonctions qu'ils étaient censés remplir.

Ce qui a fait le plus de mal à la S. D. N. dans l'opinion européenne, c'est le dégoût provoqué par ce personnel parlementaire de qualité inférieure et par les mobiles pécuniaires non déguisés qui le font agir. Aussi est-ce le seul point que jamais on ne verra mentionné dans notre presse officielle à grande circulation : le *Times*, le *Matin*, la *Tribuna*. On en parle pourtant et avec beaucoup de force dans ce que j'appellerai la presse libre, telle que l'*Idea Nazionale*, ou l'*Action Française*. Nul ne peut prendre au sérieux les assemblées de Genève, aussi longtemps que ce sont les parlementaires qui nomment par cooptation un personnel beaucoup trop bien rétribué ; c'est-à-dire aussi longtemps qu'elle ne servira qu'à l'entretien du politicien de profession, travaillant pour gagner de l'argent.

Pour terminer, notons que nous disons tous de la S. D. N. qu'elle ne fait rien en tant que S. D. N. Comme instrument de la politique française, elle a élaboré l'accord sur la Haute-Silésie — les adversaires de cette politique hurlant d'exécration. Comme agent de la politique britannique, elle a octroyé un « mandat » — oh, le joli terme ! — pour Danzig, lequel constitue aujourd'hui ce qui est virtuellement un protectorat antipolonais. Comme agent des politiques française et anglaise combinées, elle retient l'Islam, en Égypte et au Maroc notamment.

En tant que « *League* », en tant que représentant l'opinion de l'univers entier, elle ne fait rien.

Pour ma part, de tous ces points j'insiste surtout sur la question du personnel. Et je suis absolument sûr de ceci : alors que l'opinion européenne est hostile à tous les parlements, qu'elle les ridiculise en Angleterre, qu'elle les déteste

ailleurs, le fait que ce sont des parlementaires qui directement et indirectement dirigent la S. D. N., en sape toute l'autorité. Quant au côté financier de l'affaire, il est scandaleux.

HILAIRE BELLOC.



La Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

Les périls de l'heure présente

Combien le *XX^{me} Siècle* a eu raison de mettre ses lecteurs au courant de ce qui se passe dans le Grand-Duché de Luxembourg, et de recourir à cette fin au « right man in the right place » qu'est Monsieur Luc Homme !

Je rentre de Luxembourg, effrayé de ce que j'y ai vu et entendu : la lutte électorale y bat son plein, et c'est sur notre dos qu'on se dispute, et sur quel ton !

Combien de Belges se doutent de ces incidents, bien faits pour nous surprendre, et de telle nature qu'il est d'impérieuse nécessité que notre opinion publique en soit avisée et s'en préoccupe, sous peine de se trouver, un beau matin, et sans préavis, devant des complications inextricables !

En réalité, il n'y a pas de conflit entre les Belges et les Grands-Ducaux. Le malheur est qu'il y a entre eux manque de contact : il ne faut pas s'en étonner.

Avant la guerre, le Grand-Duché avait son sort économique lié à celui de l'Allemagne par le *Zollverein*. Par le fait, nous n'avions avec lui aucun rapport direct. On s'ignorait ; les rapports entre les deux États se bornaient à une sympathie platonique, survivance des liens de jadis.

Après la guerre, l'Union Économique a rendu brusquement nos intérêts solidaires. Ce fut en quelque sorte un mariage, mais un mariage de raison, plutôt que d'inclination. L'inclination pouvait et devait suivre, mais à condition que ce fût d'une vie commune étroite permettant le jeu de toutes les affinités.

Or, jusqu'ici, cette vie commune s'est bornée à des relations officielles. Si la Belgique et le Grand-Duché se sont abordés, les Belges et les Grands-Ducaux ne se connaissent point encore. C'est bien naturel. Ce n'est que petit à petit que naît l'intimité, à condition qu'il ne survienne pas de malentendu qui empêche les rencontres.

Il est fatal que les débuts de relations soient ainsi entravés par quelque timidité, et peut-être quelque méfiance. L'histoire du Grand-Duché en porte des exemples.

Il a fallu des années pour que le Grand-Duché se fasse au régime du *Zollverein*. Au début, la situation qui en résultait pour lui, lui sembla à ce point désillusionnante qu'il songea à la rupture et se tourna même du côté de la Belgique.

Nous traversons aujourd'hui cette même crise d'adaptation, peu grave en elle-même, mais qui prend un caractère dangereux du fait que l'on en a fait le pivot d'une bataille électorale au cours de laquelle, comme d'usage, on perd le sens de la mesure. En réalité, le conflit est unilatéral. On nous attaque sans que nous le sachions, et que nous puissions nous défendre. C'est là qu'est le danger, pour nous, comme pour nos voisins.

Comment cette crise est-elle née ?

Les discussions relatives à l'adoption du Traité d'Union Économique Belgo-Luxembourgeoise dans nos deux pays sont trop récentes pour qu'il les faille rappeler. Souvenons-nous seulement que si le Traité a eu, chez nous, quelques adversaires, c'est qu'ils prétendaient que la Belgique s'y sacrifiait.

L'Union s'est faite cependant, loyalement de part et d'autre, dans le plein respect de la liberté et de l'indépendance des contractants.

Il a fallu ensuite mettre en branle cette machine très compliquée ; c'est une opération difficile, que les troubles nés de la guerre rendaient plus laborieuse encore.

De là quelque impatience, parfois quelque mécontentement dont les milieux officiels percevaient seuls l'écho.

Mais voici qu'à propos de querelles intérieures, ce mécontentement se révèle, se proclame, s'affiche, s'exagère et devient instrument de propagande fiévreuse. Tout cela en dehors de nous. Aussi fut-ce un ahurissement pour la totalité du public belge que la révélation de cette situation.

Il s'agit en réalité de querelles privées, dans lesquelles nous n'avons aucun droit d'intervenir, mais dont il nous est permis, puisqu'on nous y mêle, de prendre quelque souci.

On accuse la Belgique des plus noirs méfaits. On lui prête les intentions les plus perverses. L'Union Économique ne serait en ses mains qu'un instrument de servitude et d'exploitation du Grand-Duché. La presse le proclame ; les affiches murales l'affirment et les journaux de l'Est français, très répandus, se font l'écho complaisant de ces imputations.

C'est à propos de la convention ferroviaire que ce gros tapage s'est amorcé.

Une clause de cette convention réservait à la Belgique la majorité dans le Conseil d'administration de la société concessionnaire de l'exploitation. Pourquoi ? Pour cette raison bien simple que nombre d'actions de cette société sont en mains inconnues, et qu'il importait, par une disposition légale, d'assurer le contrôle de l'entreprise dont l'importance primordiale, au point de vue sécurité notamment, est évidente. Il n'y avait nulle anomalie à ce que cette majorité fût assurée à la Belgique.

Ce fut cette disposition qui devint le point d'attaque contre le Gouvernement Reuter qui défendait la convention. On soutenait que cette clause constituait de la part du Grand-Duché une abdication de sa souveraineté. Le Gouvernement belge, assez surpris de cet émoi à propos d'une stipulation d'ordre secondaire, consentit à la modifier. Mais ce geste n'amena pas l'apaisement. On recherchait autre chose : on voulait la tête de M. Reuter. La convention fut rejetée à une voix, grâce à une majorité composée des éléments les plus disparates : ce fut la dissolution aux cris de : « A bas la convention ferroviaire ! A bas l'Union Économique ! »

Voilà comme quoi, la Belgique, qui n'en peut mais, se trouve mêlée à cette bagarre, dérivée sur elle par le hasard des jeux de mains de la politique.

Et que reproche-t-on à la Belgique, que les tacticiens parlementaires grands-ducaux ont mise en cause en faisant de l'Union Économique l'enjeu de la bataille ?

On s'efforce d'exciter contre elle, et à travers elle contre M. Reuter, toutes les catégories de citoyens.

Voici les griefs principaux que j'ai entendu formuler :

Aux industriels on dit que la Belgique a établi des tarifs de transport avec l'évidente préoccupation de favoriser les industries belges, et spécialement les industries métallurgiques. La vérité est qu'il y a en effet conflit entre les industriels grands-ducaux et le Gouvernement belge à propos de tarifs, que dans cette contestation chaque partie défend naturellement son point de vue, qu'une solution est envisagée et parfaitement possible, mais qu'il est regrettable que ce différend s'aigrisse en se prolongeant. Il n'y a dans cette aventure rien de compromis pour personne, et dès lors il est injuste qu'elle soit présentée comme un manquement de la part de la Belgique. Mais quand on veut noyer son chien...

Aux agriculteurs on affirme que la Belgique fait une application arbitraire de l'article 13 du Traité. Cet article répartit entre la Belgique et le Grand-Duché, proportionnellement au nombre d'hectares emblavés de céréales panifiables sur la base des statistiques du Bureau International d'Agriculture de Rome, une somme prélevée sur les recettes communes de l'Union établie sur certaines bases, dont un des facteurs est le prix des dites denrées en Lorraine (marché de Metz) et le prix de la place d'Anvers.

Cette disposition laisse dans le doute le point de savoir si le prix d'Anvers est celui des blés indigènes ou exotiques. Sur base de l'interprétation la plus favorable au Grand-Duché pour le dernier exercice, nos voisins bénéficieraient, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, d'une somme globale de 50.000 francs à répartir entre les agriculteurs luxembourgeois.

La question est à l'examen, et on s'étonne que la Belgique ne s'incline pas devant la prétention du Grand-Duché. Je m'étonne de cet étonnement : du moment où le différend existe et qu'il est sérieux, il est naturel que la question soit discutée.

Faut-il faire observer que, dans la réalité, cette affaire à laquelle on donne une ampleur démesurée dans les polémiques électorales, se chiffre pour les agriculteurs intéressés à des infiniment petits ?

Aux viticulteurs on dit que l'Union a été un leurre, et que la Bel-

gique n'est pas consommatrice des crus mosellans. Il ne se voit pas bien comment le Gouvernement belge pourrait être rendu responsable de ce fait. On lui reproche cependant de ne pas avoir pris de mesures pour empêcher que, sous le nom de vins de la Moselle, on écoule chez nous des produits de qualité inférieure, qui n'ont de la Moselle que le nom usurpé et qui déprécient les produits authentiques.

On semble ignorer qu'il est confié à une commission mixte de rédiger un projet de loi sur la matière, et qu'elle n'a pas encore terminé ses travaux.

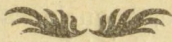
Dans tout cela il y a une impatience irraisonnée. Il semble que nos voisins et amis se soient figuré que, le traité signé et ratifié, la Belgique ne consommerait plus que des vins de la Moselle. La vérité est tout autre. Le Traité n'a pu faire qu'ouvrir toutes grandes nos frontières aux vins grands-ducaux. Mais il reste à nos amis à faire la conquête du marché, où, malgré les conditions favorables, ils ont à lutter contre la concurrence de la France. La victoire ne peut être l'affaire d'un jour : elle réclame patience et persévérance, mais elle est certaine. De là les inquiétudes de la France, la susceptibilité des viticulteurs français à notre égard, et peut-être la façon dont la presse de l'Est français s'est, ainsi que nous l'avons dit, jetée dans la présente mêlée. Il est certain, en effet, que la viticulture française a tout à gagner à ce que les affaires se gâtent entre la Belgique et le Grand-Duché. Ce serait pour elle la victoire économique sans coup férir. Le marché belge lui serait assuré définitivement. Les viticulteurs grands-ducaux sont trop intelligents pour ne pas s'en apercevoir. Aussi la campagne menée auprès d'eux rencontre-t-elle beaucoup de sceptiques.

Voilà donc entrepris par le colportage des griefs que nous venons d'exposer les industriels, les agriculteurs, les vigneron. Ce n'est pas assez encore, et pour atteindre auprès de tout le monde le crédit moral de la Belgique, voici qu'on lui impute à grief la clause du Traité aux termes de laquelle il a été créé un emprunt de 175 millions de francs pour la reprise des marks du Grand-Duché (Art. 22). Cette disposition met à charge du Grand-Duché 2 % des intérêts de l'emprunt, le surplus grevant la Belgique. On prétend que cette charge de 3 1/2 millions l'an que supporte ainsi le Grand-Duché est injustifiée ; qu'elle constitue pour la Belgique un avantage gratuit. Or la somme ainsi en question est considérable pour le budget grand-ducal et on voit le crédit que rencontrent pareilles polémiques, tendant à annuler ou à remettre en discussion des dispositions mûrement débattues et ratifiées par les pouvoirs législatifs des deux pays.

Pour assurer la solution pacifique des différends auxquels une convention de portée aussi vaste qu'une union douanière peut donner lieu, et qui nécessairement doivent surgir sur quelque point, le Traité (Art. 28) porte une clause compromissoire.

Or ce n'est pas cette juridiction conventionnelle et pacifique que l'on saisit, ou dont on attend solution. Les prétentions unilatérales sont qualifiées de droits incontestables dont la Belgique refuse de reconnaître le bien-fondé. Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, que l'opinion publique y soit violemment soulevée contre notre pays. On nous a jetés ainsi dans la mêlée des partis, au risque de voir quelque troisième larron venir tendre ses filets dans les eaux troubles par cette agitation. Le moins qu'on puisse dire de cette campagne malheureuse, c'est qu'elle expose gravement les intérêts les plus importants de deux pays que leur situation, leurs traditions, leur histoire et les sentiments réels de leurs populations devraient unir étroitement pour l'exécution du pacte loyalement conclu.

Vicomte DU BUS DE WARNAFFE,
Député.



La revue catholique
des idées et des faits

11, Boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande



L'Hôtellerie du Bacchus sans Tête ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

D'un noble pèlerin qui vint à Autun
invoquer Monsieur Saint Ladre

Vers la fin du mois d'août de l'an de l'Incarnation 1431, à la tombée du jour, un voyageur à cheval arrivait, par la route de Dijon, devant les vieux remparts d'Autun.

Enveloppé d'un vaste manteau dont le capuchon rabattu lui cachait le visage, il ne portait ni armes, ni insignes. Une croix de fer lui pendait au cou. Ses deux mains gantées tenaient, en même temps que la bride, un bourdon de pèlerin. Il était plus las que sa bête qui ne paraissait point avoir fourni longue traite. A voir cette silhouette anguleuse et penchée, on eût dit un grand vieillard maigre, exténué de fatigue.

Près de lui, un tout jeune homme, de mine avenante et délurée, montait une jument grise, chargée en croupe d'un lourd bagage. Il avait rejeté sa toque en arrière et dégrafé le col de son pourpoint afin de mieux goûter la fraîcheur du soir. Une courte dague battait à sa ceinture. Il en caressait complaisamment le pommeau ciselé, ou pinçait au-dessus de sa lèvre une imperceptible moustache, tout en jetant les yeux autour de lui avec une curiosité naïve, mêlée de quelque inquiétude.

La journée finissait doucement. Les fumées des toits de chaume s'élevaient droites dans l'air calme. A travers les prairies, déteintes par l'été et que les salicaires en fleurs tachaient de larges plaques violettes, on voyait les poules et les oies se rapprocher des habitations. Les derniers rayons du soleil rougissaient les poivrières de l'antique abbaye Saint-Martin, les hautes murailles délabrées de deux abbatiales en ruines et, sur le versant du coteau, les ailes immobiles des moulins à vent.

Les abords du rempart étaient déserts. A quelques pas de la porte romaine, les deux étrangers firent halte. Elle dressait devant eux, muette et lourde, ses blocs rongés et ses corniches sourcilleuses. Hésitant à la franchir, parce qu'ils s'attendaient sans doute à voir paraître la pertuisane croisée d'un homme de guet, ils considéraient curieusement les énormes socles des pilastres dont l'âge avait arrondi les angles et l'imposant appareil de maçonnerie, où mille petites pierres carrées s'aglutinaient avec la perfection géométrique d'un rayon de cire.

Les hirondelles, accrochées aux volutes d'un chapiteau, s'envolèrent en piaillant, quand le jeune homme battit des mains. Ils entendirent aussi grogner des porcs dans une cabane adossée à la courtine. Personne ne se montra. Ils pénétrèrent à l'intérieur de l'enceinte.

D'autres voyageurs les avaient rejoints et se hâtaient dans la direction de la ville : cavaliers isolés ou en troupes, litières, chariots rustiques, longues voitures, couvertes de capotes

(1) Nous commençons aujourd'hui la publication d'un roman inédit de notre collaborateur et ami PAUL CAZIN.

rondes, percées de fenêtres par où s'échappaient des chansons et des rires.

Les deux inconnus, voyant cette foule, échangèrent quelques mots à voix basse, puis, tournèrent brusquement à leur gauche. Ils suivirent à travers champs un sentier rocailleux, hésitant aux carrefours, évitant les rares maisons et, continuant toujours vers l'est, finirent par se trouver devant un étrange paysage de ruines.

La surface tourmentée du sol était creusée de trous béants. On eût dit que la terre, convulsée par les éruptions, avait vomie cet amoncellement de pierres et de marbres. Des fûts de colonne, des fragments de sculptures gisaient pêle-mêle parmi les épines et les ronces. Des quartiers de granit, étagés en amphithéâtre, semblaient noyés sous les vagues rigides qui déferlaient à travers les arcades. Tout en haut, surgissait encore ça et là quelque pile informe, retenant à son sommet le ceintre coupé d'un portique et se profilant sur le ciel rouge du couchant comme une crosse gigantesque.

Un manant, sa pioche à l'épaule, sortait d'un fourré de broussailles. Il regardait avec surprise ces cavaliers qui cherchaient leur chemin par les éboulis et les fondrières.

— Hé, bonhomme, lui cria le garçon, d'un accent gouailleur, légèrement traînant, est-ce là le palais de votre seigneur évêque ? Le nôtre est mieux logé que lui. Quelle ville, quel pays. On entre comme au moulin. Vous n'avez pas peur qu'on vienne vous voler ? Personne aux portes. Impossible d'avoir aucun renseignement.

— Lambert, murmura l'autre voyageur, je t'ai dit bien souvent que tu bavardais trop. Qu'as-tu besoin de parler de notre évêque, de faire savoir d'où nous venons ?

Le paysan considérait d'un air respectueux le beau cheval de l'étranger, le riche harnachement et le gros bagage.

— Monsieur, dit-il, en enlevant son bonnet, si vous avez affaire à l'évêché, c'est là haut, en face, au château d'Autun. Suivez-moi, je vous conduirai. On aperçoit déjà les tours, par-dessus ces bouquets d'arbres. L'enceinte est abandonnée de ce côté des vieux remparts. Il n'y a pas de gardes. Vous en trouverez à la porte des Bancs, c'est la milice du chapitre, ou encore, là-bas à droite, près de l'enceinte de Marchaux où commande le vire de monseigneur le duc. Ils sont moins commodes que ceux du seigneur évêque, mais ils reçoivent poliment les nobles étrangers... Maintenant, si vous voulez m'acheter quelque ancienne monnaie des Césars, j'en ai de bien belles dans mon sac. Les voyez-vous ? On distingue très bien les figures et un clerc vous expliquera les inscriptions. Serait-ce pas curieux à montrer à vos petits enfants, quand vous serez de retour dans votre pays ? Ou encore pour faire un beau collier à madame votre femme ? Non ? Mais regardez, monsieur c'est de l'or fin.

— Mon brave, répondit l'inconnu, en secouant tristement sa tête voilée, personne n'attend de cadeau de moi et je viens chercher ici autre choses que de vieilles monnaies. Tenez, en voici une neuve à l'effigie de votre duc. Avez-vous des enfants ? Achetez-leur du bon pain. Et dites-leur de prier le grand saint Lazare pour un pauvre homme riche qui vient de bien loin se recommander à sa pitié.

Il porta la main à son aumônière et laissa rouler par-dessous sa cape une pièce d'or qui tinta fièrement sur les dalles de la voie romaine.

Le paysan courut la ramasser dans un buisson, puis, s'élançant à la suite du cavalier qui continuait à gravir la côte :

— Certes, mon noble sire, monsieur saint Ladre vous

bénira. Laissez-moi baiser cette main qui me donne du pain pour six semaines.

Le valet l'arrêta au passage. L'homme, tout interdit, désigna timidement l'étranger.

— Qui est-ce ?

— Chut. fit l'autre, C'est un très grand seigneur.

— Il se cache. C'est un pénitent ? Ou un malade peut-être ? Il vient demander guérison ?

— Il ne se porte pas très bien. Mais dites-moi, plutôt, bon homme, ces pierres, qu'est-ce que c'est ?

— C'est le théâtre des Césars.

— Pourquoi l'a-t-on démoli ?

— Il est tombé tout seul, mon fils, depuis qu'il n'y a plus de Césars. C'étaient les ducs de l'époque. Je vous parle de loin. Le grand-père de mon grand-père ne les a pas connus. Ils ont tué saint Ladre, saint Andoche, saint Jean, saint Symphorien, tous ceux qui ont ici de belles églises aujourd'hui. Alors, Dieu les a maudits et les gens n'ont plus voulu les voir, et tout ce qu'ils avaient bâti est tombé en ruines. Mais je vous réponds qu'ils savaient bâtir. Leur ciment tient mieux que le nôtre. Il faut être riche et avoir de bons ouvriers pour en tirer du moellon. Moi, je gagne ma petite vie en grattant ce qu'on trouve. On trouve de tout. La plupart du temps même on ne sait pas ce que c'est. Des choses pointues, des aiguilles, des agrafes, du fer, du bronze, du cuivre, tout vert, tout rouillé. Mais cela se vend quand il vient du monde, pour les fêtes ou pour les foires. Beaucoup de pots cassés, des lampes de terre, des os. Vous ne me croirez pas. J'ai trouvé une tête de chat, grosse comme celle de votre cheval. Une tête ronde, je vous dis, j'ai bien vu des squelettes de chat... Si on réfléchissait, on aurait peur. Du reste, après le coucher du soleil, je n'aime pas traîner ici.

— Il y a des vipères ?

— Il y a des diables, dit l'homme, en jetant un œil angoissé sur ce champ de ruines auquel le crépuscule donnait en effet une mine des plus suspectes. Mais voilà mon chemin à gauche. Dieu vous garde, messieurs, je descends par là.

Pendant ce temps, l'étranger, qui ne prêtait aucune attention au bavardage du bonhomme, avait atteint la crête et s'était arrêté de nouveau.

On découvrait de là deux villes fortifiées : l'une, au fond de la plaine, près de la rivière d'Arroux qui baignait les jardins d'une vaste abbaye ; l'autre, à l'est, sur un monticule escarpé.

La première ressemblait de loin à un immense parc à moutons, plein de petites maisons pelotonnées ; la seconde, à un pigeonier fantastique. Dans l'encadrement verdoyant des montagnes elle étageait ses toits et ses pignons pointus jusqu'au plateau étroit où s'entassaient ses cinq églises. Par dessus la croupe géante de la cathédrale des saints Celse et Nazaire, bâtie sur Saint-Jean de la Grotte, à quelques pas de Saint-Quentin, les tours de la basilique Saint-Lazare et le clocher verni de Notre-Dame luttaient à qui monterait le plus haut dans le ciel.

Le voyageur joignit les mains.

— Monseigneur saint Lazare d'Autun, disait-il, je ne sais lequel de ces beaux sanctuaires abrite vos glorieuses reliques. Vous êtes venu ici de plus loin que moi pour attester la puissance et la miséricorde divine. O vous qui avez connu les ténèbres de la tombe et l'horreur de la putréfaction, demandez à Notre-Seigneur, votre ami, d'avoir compassion de ma misère.

Il priait ainsi en gémissant si fort que le jeune valet, inquiet, s'approcha.

— Monsieur, demanda-t-il, souffrez-vous beaucoup ? Le



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gara 1913.

72 Rue Couderberg
(M^{se} de la Cour)
Bruxelles

Union de la Cour

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.

VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	5,00 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9

Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

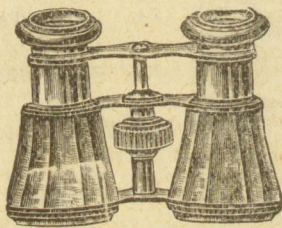
JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

Maison du Lynx



rue de la Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
: LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS.

SPECIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre
L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs
hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE

Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARE R

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de
port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique) ;
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris ;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

soir ne vous est jamais bon. Vous avez besoin de repos. Permettez que je prenne les devants pour vous chercher un gîte. Vous irez à pied jusqu'aux églises. J'aurai tôt fait de vous rejoindre.

— Non, non, Lambert, reste. Reste près de moi, j'ai peur d'être seul. Je sens que ma tête se trouble. Je tomberais en chemin, si tu me quittais... Où sommes-nous ? Arriverons-nous bientôt à Dijon ?... Je n'en puis plus, les mains me brûlent, la sueur me coule par tout le corps, il me semble qu'une méchante bête me ronge la poitrine et la gorge... Il vaut mieux, vois-tu, que je me couche par terre et que je meure tout de suite. Donne ta main. Je vais descendre. Je vais mourir.

— Oh ! mon bon maître, pour l'amour de Dieu, ne dites pas cela, vous êtes capable de le faire. Et qu'est-ce que je deviendrais, moi, avec nos deux chevaux ? Prenez courage. Nous ne sommes plus à Dijon, nous sommes à Autun. Saint Lazare va vous guérir. Vous aurais-je donc amené jusqu'ici pour vous perdre ? Restez en selle, restez, monsieur, je vous soutiens.

Et tapotant la croupe du cheval qui renâclait, courbé, rivé au sol, comme fléchissant sous le poids de toute la douleur humaine qu'il portait :

— Allons, Pollux, tu ne sens pas l'écurie ? Tu veux que monsieur couche sur la route ? Hue donc, la nuit va nous prendre.

Un vent tiède s'était levé. De longs nuages s'étiraient au-dessus des bois de Montjeu, passant du rose au violet sombre, et du violet sombre au gris clair. La ligne des montagnes, à l'ouest, se frangeait d'or pâle.

— La nuit va nous prendre, répétait le jeune homme, désespéré, Monsieur, m'entendez-vous ? Rabattez votre cape. L'air est doux. Cela vous fera du bien.

— J'ai froid, murmurait l'autre, qui claquait des dents. Oh ! que j'ai froid.

Il était allongé sur le col de sa monture, cramponné fébrilement à la crinière. Mais il se redressa tout à coup, se découvrit les yeux et, tendant la main vers le fond de la vallée qui n'était plus qu'un abîme de ténèbres que l'Arroux cinglait de sa lame livide :

— La Meuse, cria-t-il d'une voix rauque. Et là-bas, vois-tu, devant nous, sur ce chemin, l'armée... l'armée de Bourgogne.

— O Dieu, mon pauvre maître, je vous en conjure, calmez-vous. C'est votre mal qui vous tourmente. Vous voyez là-bas la rivière d'Autun et ces gens sont des pèlerins comme nous, ou des marchands qui viennent pour la grande foire... Allons, vous tremblez moins. C'est fini, la crise est passée. Buvez une gorgée de ce bon élixir d'ambre qui vous aide toujours à prendre le dessus. Monsieur, il faut boire, saint Lazare le veut. Allez-vous désespérer maintenant que nous touchons au but ? Nous voici près des murs. Encore un peu de patience et vous trouverez un bon lit.

Le châtel épiscopal dressait au-dessus de leurs têtes ses créneaux pareils à des crocs. Ils étaient parvenus à la porte des Bancs dont les deux tours aveugles et la herse levée avaient une mine peu accueillante.

Un vent lourd d'orage tournoyait sur le terre-plein et s'engouffrait en sifflant par des ruelles rapides qui ressemblaient à des puits. Il faisait noir. Des lumières s'allumaient à la galerie supérieure. Une sonnerie de trompettes partait du chemin de ronde.

Le jeune valet mit pied à terre et appela. Un gros homme en costume d'artisan mais tenant l'arbalète et coiffé d'une

salade, sortit en se courbant d'une poterne basse, vrai trou de souricière.

— Arrière les chevaux, cria-t-il. De par Messieurs.

— Par où va-t-on donc aux églises ? demanda Lambert, qui reculait, en tirant sur les deux brides.

— Par ici. Mais les cavaliers ne passent plus, après le soleil couché.

— C'est que j'ai là un pèlerin malade qui aurait bon besoin d'invoquer au plus tôt saint Lazare.

Le garde leva la main, de l'air de dire : Trop tard pour aujourd'hui. L'heure est passée. Saint Lazare ne guérit plus.

Puis, il leur expliqua que, s'ils voulaient une hôtellerie, ils en trouveraient sans peine, au bout de la rue Chaussechien, plus bas, droit derrière eux, au Champ-Saint-Ladre (1).

PAUL CAZIN.



A propos d'une expulsion

L'expulsion brutale du Patriarche « œcuménique » de Constantinople ouvre vraisemblablement un chapitre nouveau de l'histoire de cet antique Patriarcat. Dès à présent elle suggère quelques réflexions instructives.

Elle met d'abord en relief de façon saisissante la déchéance inouïe du siège auquel sont liés surtout, pour les catholiques, les noms de Photius et de Kéroularios ; ils ne doivent pourtant pas rejeter dans l'ombre ceux de St Jean Chrysostome ou de St Flavien.

Elle souligne, une fois de plus, le morcellement de l'Église orthodoxe. En Grèce, l'indignation et l'irritation sont vives. Dans les autres pays où l'orthodoxie est la religion dominante, les échos de l'expulsion arriveront très atténués. On ne voit ni la Roumanie, ni la Serbie partant en croisade pour venger l'outrage fait à celui qui, dans toute l'Église orthodoxe, est supposé posséder une vague primauté d'honneur. On voit en revanche très bien la Bulgarie recevant la nouvelle de cet outrage avec une satisfaction non dissimulée : n'est-elle pas brouillée depuis plus d'un demi-siècle avec le Phanar, qui l'anathématisait en 1872, elle et son « hérésie phyléthiste » ?

Autre observation encore : l'expulsion du Patriarche Constantin suit de près une curieuse tendance du Phanar à accentuer la primauté de Constantinople au sein de l'Orthodoxie. Ces dernières années ont vu se manifester cette tendance sous des formes diverses. C'est ainsi qu'en Pologne et en Finlande le Patriarcat « œcuménique » a passé outre au refus de celui de Moscou et a reconnu l'« autocéphalie » des Églises orthodoxes dans ces deux pays. A l'égard de l'« Église de la dispersion » russe, le Phanar a prétendu à une suprématie que celle-ci a nettement repoussée.

Les relations se sont, de ce fait, considérablement refroidies entre l'Église de la *diaspora* et le Phanar.

En 1924 il y eut un moment, semble-t-il, où le Patriarcat œcuménique fut près de devenir l'hôte de la Russie des Soviets. Cohabitation combien édifiante, dont le spectacle bizarre a été épargné à l'Europe. Le siège de Constantinople a depuis changé de titulaire. Il est à espérer que Constantin VI ne se prêtera pas aux louches manœuvres qui ne rebutaient pas feu Grégoire VII.

* * *

Voilà encore une des conséquences de la chute du tsarisme que cette migration du Patriarcat. Dès la conquête de Constantinople par les Ottomans, il s'était habitué à regarder vers Moscou et — plus tard — vers St-Petersbourg. Il en recevait, ainsi que les autres patriarchats orthodoxes d'Orient, d'abondantes aumônes et autres avantages terrestres et les payait en se prêtant à maintes fantaisies de la Russie officielle dans le domaine ecclésiastique.

(1) La suite de cet article paraîtra dans le prochain numéro.

Le tsar Fédor voulait-il un Patriarche de Russie, Jérémie II le lui consacrait (1589). Le tsar Alexis en avait-il assez du patriarche Nikon, son meilleur ami devenu son adversaire, deux patriarches d'Orient (celui d'Alexandrie et celui d'Antioche) se rendaient à Moscou et y prenaient part à un concile lequel déposait Nikon (1666-1667). Le tsar Pierre remplaçait-il le patriarcat par un saint-synode ultra-maniable (1721), les patriarchats d'Orient envoyaient leur approbation.

La Révolution russe les a privés de leur protecteur : aussi voyons-nous Constantin VI émigrer en Grèce, sans que personne cherche à prendre sa défense. Les temps sont changés. Clé de voûte de l'Empire, ciment d'un bloc de cent nationalités diverses, ce n'est pas en Russie seulement que le tsarisme exerçait son influence unificatrice et conservatrice. Lui tombé, le slavisme a perdu son chef naturel et l'orthodoxie orientale son défenseur presque attitré.

* * *

C'est de Byzance, on le sait, que la Russie a reçu le christianisme ; et c'est le cas, une fois de plus, de se dire que les destinées des peuples et des continents tiennent vraiment à bien peu de chose. La séparation des Églises n'était pas encore un fait irrévocable en 988, mais, baptisée par des prêtres grecs, la Russie suivit — naturellement — les destinées de l'Église grecque. Wladimir, grand-duc de Kiew, avait le choix, lorsqu'il se décida à abjurer le paganisme, entre des envoyés juifs, musulmans, grecs et latins : ainsi le veut du moins la naïve chronique russe. Les deux premiers furent vite congédiés, la « Prohibition », au sens ultra-moderne et américain du mot, fournissant au futur saint la riposte péremptoire et décisive en ce qui concernait l'islamisme. Restaient le représentant de Rome et celui de Byzance. Le dernier recourut aux grands moyens : il fit usage d'un procédé — de bonne guerre, reconnaissons-le — qui avait déjà servi à sauver le Bas-Empire près d'un siècle auparavant, lorsque Siméon, tsar des Bulgares, menaçait sérieusement Constantinople : il mit sous les yeux de Wladimir un tableau représentant le Jugement dernier, non sans se livrer évidemment aux allusions que justifiaient le tableau et les circonstances.

Siméon, troublé, avait battu en retraite ; Wladimir alla, en fin de compte, chercher le baptême chez les Grecs — par décorum à la pointe

de son épée, il est vrai. Il l'y reçut — et la main de la princesse Anne, sœur des empereurs Basile II et Constantin VIII, par surcroît. L'effet voulu était atteint — brillamment atteint — dans les deux cas. « Les Grecs sont restés des gens astucieux jusqu'à nos jours », lisons-nous dans la chronique russe.

Il sera permis de faire observer que cette fois — bien exceptionnellement — Rome paraît avoir eu la main peu heureuse dans le choix de son envoyé. En eût-il été autrement, toute l'histoire non seulement de la Russie, mais de la moitié au moins de notre continent, était peut-être bouleversée de fond en comble. Entrée dans le christianisme par la porte romaine au lieu de la porte byzantine, la Russie devenait satellite de la civilisation occidentale. Lors de l'invasion tatare (c'est bien « tatare » qu'il faut dire, et non « tartare » — la sauce seule exceptée) elle eût probablement vu l'Europe accourir à son aide. Il n'y aurait pas eu de rivalité — d'hostilité plutôt — permanente russo-polonaise, cette hostilité, qui, comme me le disait hier encore un Polonais, a très certainement tenu en très grande partie à des causes religieuses ; cette hostilité qui a marqué de son sceau souvent sanglant tant de pages de l'histoire russe.

Satellite, je le répète, de la culture occidentale, la Russie n'avait plus besoin d'un Pierre I et de ses réformes avec leurs incalculables conséquences, avec l'abîme qu'elles créaient entre la classe supérieure et les masses notamment. N'ayant plus de coreligionnaires dans la péninsule balkanique, il est à présumer qu'elle eût mené contre la Turquie moins de guerres, qui, du point de vue de ses intérêts, auront été, somme toute, singulièrement stériles, puisqu'elle n'est pas parvenue, malgré une succession d'efforts, à mettre la main sur la clé de la Mer Noire : les Détroits...

Il me sera donc permis, sans aborder des considérations d'un ordre plus transcendant et qui, de ce fait, dépasseraient singulièrement ma compétence, d'exprimer le sincère regret que Rome ait été si mal représentée à Kiew, à la cour de Wladimir-Swiato-Slavovitch, en l'an de grâce neuf cent quatre-vingt-huit.

* * *

Mais que nous voilà loin du Patriarche expulsé !

COMTE PEROVSKY.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'évangile selon Tolstoï

Dans la remarquable étude publiée ici même par M. Charles Saroléa, l'estimable publiciste a distingué dans Tolstoï le destructeur, le démolisseur, conscient ou non, de l'Etat et de l'Église, qui fut le vrai père du bolchévisme, et le constructeur, le fondateur de la religion de l'esprit, « d'un christianisme sublimisé », à la pensée duquel restent fidèles ses admirateurs anglais et qui n'aurait pas eu assez d'anathèmes pour flétrir l'inférial bolchévisme.

Mais l'auteur lui-même est contraint d'ouvrir une brèche dans cette distinction, en faisant éloquemment ressortir les conséquences néfastes engendrées par le dogme de la religion tolstoïenne de la « non-résistance au mal », livrant l'Église et l'Etat en proie à tous les assauts révolutionnaires. Cette monstrueuse doctrine qui interdit la répression du mal, qui désarme la justice, est une glose écrite par le rêveur de Yasnaïa-Poliana en marge de l'Évangile, interprété par un cerveau pétri de l'optimisme de Rousseau.

Du même coup tombe l'illusoire distinction entre le bienfaiteur spirituel pour esprits privilégiés et le malfaiteur politique et social pour la masse. Toute l'histoire des doctrines montre que les sociétés périssent par la tête, que les idées subversives ne descendent jusqu'aux

dernières couches qu'après avoir perverti les classes supérieures. Ainsi se propage le virus qui intoxique tout le corps social. Ainsi les idées font explosion dans les faits et, comme les Jacobins ont traduit l'auteur du *Contrat Social*, les Bolchévistes ont appliqué les idéologies tolstoïennes.

Que vaut la religion du célèbre romancier ? Fut-elle un christianisme sublimisé, épuré, à l'usage d'une aristocratie intellectuelle ?

Tous ceux qui ont profondément scruté l'Évangile et l'ont confronté avec toutes les religions tombent d'accord que la morale évangélique transcende infiniment toutes les morales et constitue la cime de l'éthique universelle, la plus élevée que puisse concevoir l'esprit humain. On ne sublimise pas le Sublime, on n'épure pas le Purité.

Le christianisme tolstoïen se résout en une vague religiosité, où Tolstoï a pu se complaire, dont il s'est déclaré satisfait, mais qui n'est qu'une mixture d'Évangile adultéré, frelaté et d'humanitarisme rousseauiste.

Il scinde les tables de la Loi nouvelle, abroge les devoirs positifs envers Dieu, la prière, le culte, les sacrements, et ne conserve que l'amour du prochain et le travail manuel. On peut crier à génie tant qu'on voudra, mais le tolstoïsme est une des plus piètres conceptions religieuses qui aient vu le jour et tout l'amphigourique fatras du maître ne vaut pas une surate du Coran.

Nous avons eu, en 1912, la pleine révélation de cette indigence

spirituelle par la publication que M. Halpérine-Kaminsky fit à cette époque dans la *Revue hebdomadaire*, d'un extrait de la correspondance échangée entre Tolstoï et sa tante, la comtesse Alexandrina, au lendemain de la fameuse crise morale du célèbre écrivain. Ces lettres, inédites jusqu'alors, mettent aux prises, dans un contraste saisissant, un homme supérieur et une femme d'élite, un théoricien inflexible et une orthodoxe fervente. Sous une forme toujours courtoise et même de part et d'autre, imprégnée de tendresse, le conflit éclate de plus en plus irréductible entre la croyante à l'Évangile et l'humanitaire sentimental qui n'en veut prendre qu'à sa guise. Rien n'égale, peut-être, l'intérêt de cette lutte où tout le génie de Tolstoï ne peut résister aux coups que lui porte une femme d'intelligence et de cœur embastillée en quelque sorte dans sa foi. Le « génie » est mis en pleine déroute par le robuste bon sens de celle qui croit ; l'ambitieux chevaucheur de nuages est désarçonné et gît lamentablement parmi les décombres de son système.

Bien loin de s'en laisser imposer par la réputation mondiale du romancier, la comtesse prend tout de suite position, elle déploie l'étendard de son Credo pour faire face à l'ennemi. « J'ai foi en la vérité historique de l'Écriture Sainte depuis le premier chapitre de la Genèse jusqu'à la dernière ligne de l'Apocalypse... Pas une seule pierre ne peut être enlevée de cet édifice sacré sans troubler l'harmonie de l'ensemble. Je tiens par dessus tout à la personne du Sauveur, du Sauveur de tout l'univers et de mon Sauveur à moi, car sans sa mort expiatoire, le salut eût été impossible. Je crois que seule la communion avec Lui, par la prière et le sacrement de son corps et de son sang, me permet de me purifier de mes péchés, et que la force du Saint-Esprit me raffermit dans ma voie vers son règne éternel. Je crois littéralement en chacun de ses miracles, miracles de son abnégation et de son amour devant lesquels la raison peut s'arrêter, mais qui sont compréhensibles au cœur et qui y déterminent ce renouvellement et cette guérison dont jouissaient les malades, qui touchèrent au Seigneur... Quant à l'Église, elle est pour moi le réceptacle renfermant les sacrements qui me sont si précieux et si indispensables. »

Devant cette profession de foi absolue et catégorique, Tolstoï est contraint de se dévoiler à son tour : « Je la connais, écrit-il, et je ne la partage pas. Mais je n'ai pas un mot à dire contre ceux qui croient ainsi. » Et le voilà qui légitime toutes les croyances, pourvu qu'elles soient sincères, piétinant le bon sens le plus élémentaire jusqu'à prétendre placer sur la même ligne la paysanne superstitieuse qui croit au vendredi et l'adorateur du vrai Dieu.

Mais cette pose de tolérance sceptique est pure affectation et le pauvre orgueilleux prend sa revanche dans le post-scriptum de la lettre de février 1880, où mêlant à dessein les éloges de la doctrine du Christ et la négation de sa divinité, il s'emporte jusqu'à voir dans ce dogme si clairement affirmé par Jésus, « un sacrilège, un mensonge, une sottise. »

De tout cet Évangile qu'il exalte, de tous les sublimes enseignements du Sauveur, voici ce que le romancier retient : « Le sens de cette doctrine est le devoir de penser à Dieu (non de le prier) et à notre âme, chaque jour, à toute heure de la vie, et de placer, par conséquent, l'amour de son prochain au-dessus de la vie bestiale... Et cette vérité est divine précisément parce que simple et que rien ne peut l'être davantage ». L'Évangile sublimisé est l'Évangile minimisé.

L'aimable et sagace Comtesse a tôt fait de pénétrer l'inanité de ces formules qui laissent échapper la substance doctrinale. A travers leur mutuelle tendresse, elle dénonce hardiment l'intranchissable fossé qui sépare leurs âmes : « Vous aimez Jésus-Christ... mais vous ne persistez à ne voir en Lui que le premier des moralistes, sans accepter sa divine individualité tout entière ! »

Elle ne discute pas, elle n'argumente pas, elle n'est qu'une pauvre femme, elle n'entend pas se mesurer avec la haute intelligence de son neveu, mais elle fait jaillir de son cœur une foudroyante réplique.

« L'Évangile est un soleil de vie, vous en convenez vous-même, mais vous ajoutez aussitôt : « Prenez-garde de confondre chacune de ces raisons dans une même lumière, il faut graduer, mesurer leur importance, car il y en a d'inutiles et même d'absurdes. » Et moi, qui me sens faible, misérable, perdue, je ne puis me passer d'aucun de ces rayons pour dissiper les ténèbres, dans lesquelles mon âme se replonge dès qu'elle n'est pas soutenue, vivifiée par la lumière complète, telle que je la rencontre à chaque page de l'Évangile. »

Avec l'intuition du cœur, l'expérience de la vie, le tact supérieur de la femme, la Comtesse a merveilleusement compris que le Christ, découronné de sa divinité, n'est plus le Sauveur, le Rédempteur, mais un grand philosophe, le plus grand, si on veut, et que l'humanité,

pour ne pas sombrer dans la perte, a besoin de Dieu, de l'énergie divine, de l'amour divin, de la miséricorde divine, de la grâce, et qu'elle ne peut se contenter de la viande creuse des apophtegmes des moralistes. Qui donc sinon Dieu peut pardonner les offenses faites à Dieu ?

« Qui donc, en moi, vaincra cette dualité contraire, (le dualisme de l'esprit et de la chair), si ce n'est la grâce du Saint-Esprit que Jésus m'ordonne d'invoquer et qu'Il promet d'accorder à l'ardeur et à la persévérance de la prière ? »

« Qui comblera mes lacunes journalières, innombrables comme les grains de sable ? Qui effacera la masse de nos péchés ? Notre cœur abandonné à lui-même est-il assez vaste pour contenir un repentir équivalent à nos fautes ? »

« Je proteste contre l'audace d'un Parker (théologien américain patronné par Tolstoï) qui dissèque mon Sauveur et me jette à la face que son agonie et sa mort ne peuvent effacer mes péchés ! S'il parvenait à me convaincre de son criminel point de vue, il m'enlèverait du coup mes espérances immortelles et mettrait le désespoir dans un cœur dont l'unique appui est l'immense bienfait de la Rédemption. »

Naturellement l'olympien Tolstoï ne se laisse pas émouvoir pour si peu. Sa réponse témoigne de ce déconcertant strabisme qui ne lui fait voir que le Dieu débonnaire, le Dieu des bonnes gens de Bérenger, et lui dérobe le Dieu juste, qui ne lui laisse apercevoir dans l'Évangile que l'« inexistence devant Dieu des péchés de celui qui l'aime », et soustrait totalement à sa vue le ministère de réconciliation établi par le Christ.

Au demeurant, la controverse finit comme elle avait commencé ; chaque correspondant demeure sur ses positions : Tolstoï, quoique confondu, s'obstinant dans sa chimérique et orgueilleuse religiosité, la comtesse Alexandrina fermant le débat par cette distinction péremptoire :

« Vous défendez ce qui est à vous, et vous le faites logiquement, alors que mes croyances ne sont pas à moi. Il s'agit de ce qui a été, est et sera toujours ». Elle avait, en effet, intrépidement défendu la vérité révélée contre des opinions personnelles ; elle s'était appuyée sur le roc immuable en face du flot mouvant et capricieux.

Après cela il ne nous en coûte nullement de reconnaître la sincérité du grand écrivain. Toute sa vie atteste un effort généreux vers la perfection morale, et sa mort, quoique entourée de circonstances bizarres, sa mort étrange dans la petite gare d'Astapovo, où il s'était enfui pour échapper au luxe et au confort de Yasnaïa-Poliana, criante contradiction avec l'austérité de ses principes, sa mort emprunte à sa foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme une incontestable noblesse.

Mais il reste qu'à vouloir refaire l'Évangile, il en a fait sortir la plus diabolique révolution que l'histoire ait enregistrée.

J. SCHYRGENS.



EXTRÊME-ORIENT

Causes et effets

D'après un article de Lord Feignmouth : Causes et effets dans les affaires politiques d'Extrême-Orient, dans THE NINETEENTH CENTURY de janvier 1925.

La corrélation entre la cause et l'effet dans les affaires humaines est moins apparente peut-être que, par exemple, en chimie ; elle n'en existe pas moins, et, en histoire en particulier, il est permis moins qu'ouï que ce soit de l'ignorer.

Par exemple : l'expédition désastreuse de Sébastien, roi de Portugal, au Maroc aboutit, on le sait, à la destruction de son armée, à sa propre mort et, trois ans plus tard, à la conquête du Portugal par le roi d'Espagne ; et de cet épisode tragique découlèrent maintes conséquences, auxquelles les sages de l'époque n'avaient jamais pensé et dont nous ne nous sommes pas encore, peut-être, rendu nettement compte.

Quel fut le résultat immédiat de la conquête du Portugal par l'Espagne ? L'Invincible Armada. Et qu'arriva-t-il après l'échec de l'entreprise de Philippe II contre l'Angleterre ? Il arriva ceci : que provisoirement les flottes espagnole et portugaise furent réduites à

un état d'impuissance, qui eut en Europe et en Extrême-Orient les répercussions les plus profondes.

On sait que d'audacieux navigateurs portugais avaient déjà à cette date noué avec l'Extrême-Orient des relations dont leur pays, et Lisbonne tout particulièrement, profitaient largement. Ce qui éveilla chez d'autres Puissances le désir d'arracher au Portugal le monopole dont il jouissait.

On sait aussi que des missionnaires jésuites suivirent les navigateurs, dont saint François-Xavier. Tels furent les succès de ce dernier que des observateurs superficiels croyaient déjà voir tout le Japon entrer dans le giron de l'Église catholique.

St François-Xavier n'eut pas plutôt quitté le pays pour chercher ailleurs la couronne de martyr, que les autorités japonaises en venaient à se demander si le salut des âmes était bien l'unique mobile des missionnaires.

Diverses circonstances semblèrent confirmer leurs appréhensions. Le refus des missionnaires de baptiser le souverain du pays, à moins qu'il ne renoncât à son harem, leur déplut fort. Puis, à la question par elles posée à un Espagnol : « Votre Roi comment fait-il donc pour posséder la moitié de l'univers ? », l'Espagnol répondit ingénument : « Il envoie des prêtres d'abord, puis arrivent ses troupes, auxquelles se joignent les chrétiens indigènes, et la conquête est alors facile ». Le prince japonais jurait dès lors qu'il ne resterait pas un prêtre vivant dans ses domaines, et, le 25 juin 1587, était signé le premier édit d'expulsion des Jésuites, suivi, neuf ans après, d'un second. Une persécution atroce des chrétiens indigènes en fut la conséquence.

Il est à noter que le premier édit précédait d'un an la destruction de l'Invincible Armada.

À ce changement dans l'attitude des Japonais contribua grandement l'arrivée des Hollandais. S'étant persuadés, assure-t-on, que les Portugais tiraient de leur commerce avec le Japon jusqu'à trois cents tonnes d'or par an, les Hollandais — la Compagnie néerlandaise des Indes orientales — envoyèrent en 1598 au Japon une escadre de cinq vaisseaux que commandait, à bord de l'*Erasmus* — nom combien significatif ! — Maître Jaque Mahay. Les nouveaux venus voulaient introduire au Japon la Réforme protestante et, joignant l'utile à l'agréable, inaugurer le commerce hollandais avec l'Extrême-Orient.

Leur voyage ne fut pas heureux : un seul vaisseau arriva à bon port, après avoir navigué pendant vingt-deux mois.

Du reste, dès 1594, un Hollandais du nom de Cornélius Houtman avait déjà amené au Japon une escadre néerlandaise.

Sur le vaisseau qui jetait l'ancre devant les côtes japonaises, le 11 avril 1600, se trouvait un Anglais de Gillingham, près de Chatham, du nom de Will Adams. L'Empereur du Japon, ayant été informé de l'arrivée du *Charity*, le fit mander, ainsi qu'un autre matelot, et l'interrogea. En réponse à une question, Adams donna au souverain japonais ce renseignement : « Notre pays a fait la guerre à l'Espagne et au Portugal, mais est en paix avec tous les autres peuples ».

Les Portugais envisagèrent naturellement très mal l'apparition des Hollandais. Adams et son compagnon firent trente-neuf jours de prison, puis furent libérés et autorisés à revenir à bord de leur vaisseau, l'Empereur déclarant qu'il ne voyait pas pourquoi il devait tuer des Anglais et des Hollandais pour faire plaisir à des Portugais. Plus tard Adams, évidemment homme adroit et plein de tact, quoique simple matelot, sut acquérir à la cour une certaine influence, et plusieurs vaisseaux hollandais arrivés quelques années plus tard furent bien reçus, et certains privilèges commerciaux leur furent accordés.

Adams ne devait plus jamais quitter le Japon. Mais, le 11 juin 1613, il eut la joie de voir arriver le *Clove*, battant pavillon britannique et appartenant à la Compagnie anglaise des Indes Orientales récemment fondée. Son commandant, le capitaine Saris, apportait de la part du roi Jacques I une lettre et des présents pour l'Empereur. Avant de repartir, Saris conclut avec les Japonais un traité concédant aux Anglais de très importants privilèges. Revenu en Angleterre, il fit preuve de tant d'optimisme, qu'un marchand de la Cité donna connaissance de son compte rendu au Roi ; mais Jacques I déclara carrément qu'il n'en croyait pas le premier mot !

L'année d'après éclata une nouvelle et terrible persécution des indigènes convertis et des prêtres ; puis les Jésuites furent expulsés, les commerçants portugais virtuellement emprisonnés dans l'île de Décima, soumis à toutes sortes de mauvais traitements et, à la suite d'une révolte qu'ils avaient fomentée, exterminés. Les Hollandais faisaient ce qu'ils pouvaient pour aggraver leur situation, se souvenant de ce qu'ils avaient eux-mêmes souffert naguère par la faute de ces mêmes Portugais.

Le terrible massacre de Simbana, dont il vient d'être fait mention, eut lieu en 1640. Coïncidence bizarre : en cette même année le Portu-

gal secouait le joug espagnol et proclamait roi : Jean, duc de Bragance.

Mais l'état de faiblesse auquel ce pays avait été réduit par la domination espagnole, dura encore bien des années. Pendant ce temps les Hollandais s'emparaient de la plupart de ses possessions d'Extrême-Orient (dont plus tard la Grande-Bretagne les dépouillait à son tour), et aujourd'hui il ne lui reste dans les mers d'Orient que Macao et Goa.

Les Anglais, de leur côté, s'épuisaient en querelles intestines ; et lorsque, vers la fin du XVII^e siècle, un autre vaisseau de la Compagnie des Indes Orientales tenta de renouer les anciennes relations, les autorités japonaises lui opposèrent un refus courtois, mais ferme : Charles II, d'Angleterre, n'était-il pas marié, dirent-elles, à la fille du roi de Portugal, dont le Japon avait récemment expulsé les sujets ?

Une poignée de marchands hollandais resta seule au Japon, confinée dans cette île de Décima, où, en vertu d'un édit de 1642, les Hollandais avaient pris la place des Portugais. Ils y furent soumis à un régime très vexatoire et à des conditions humiliantes ; ils n'en endurèrent pas moins, avec leur flegme coutumier, humiliations et mauvais traitements, car les multiples avantages commerciaux qu'ils obtenaient étaient pour eux une compensation suffisante.

Cet état de choses dura deux siècles, jusqu'à l'arrivée, en mars 1854, dans les eaux japonaises, de l'escadre américaine, qui devait de nouveau rouvrir le Japon au commerce européen.

Quel était l'état du Portugal après sa libération du joug espagnol ? Saigné à blanc, son trésor était à sec ; sa flotte était au fond de l'Atlantique (elle avait dû participer à l'effort de l'Invincible Armada) ; enfin, aux yeux des Orientaux, son prestige n'existait plus. Son destin depuis lors devait être l'impuissance. Tout cela parce que, dans son désir de propager le christianisme par le fer et le feu, Sébastien avait envahi l'Afrique et exigé de son royaume un effort au-dessus de ses forces. Les possessions portugaises d'Extrême-Orient, fruit de l'audace, de l'adresse et de l'esprit d'entreprise des marins portugais, s'effondrèrent. Aussi, comment une nation de deux millions d'hommes pouvait-elle aspirer à dominer de vastes continents ?

Il faut ajouter que les proconsuls portugais envoyés par la mère-patrie étaient souvent des hommes d'une incapacité notoire. Sous ce rapport il y a progrès réel ; et les administrateurs qu'au cours de ces dernières années le Portugal plaçait à la tête de ses vastes colonies africaines, méritent certainement les plus grands éloges. N'oublions pas, du reste, que l'administration coloniale anglaise elle-même a parfois donné prise naguère à de très justes critiques.

Quoi qu'il en soit, le Portugal a été durement puni pour les torts dont il s'est rendu coupable.



Catholiques Belges

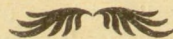
soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes
religieux, politiques, sociaux,
littéraires, artistiques.



Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :


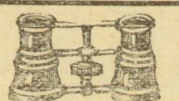
100.000 Titres de Capital . . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . . fr. 245.616.537,35

Total . . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 60 villes et localités importantes du pays.

 **COMPTOIR D'OPTIQUE** 

FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMETRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ECAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION
Outillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE
EXÉCUTION RAPIDE ET SOignée DES ORDONNANCES DE MM LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

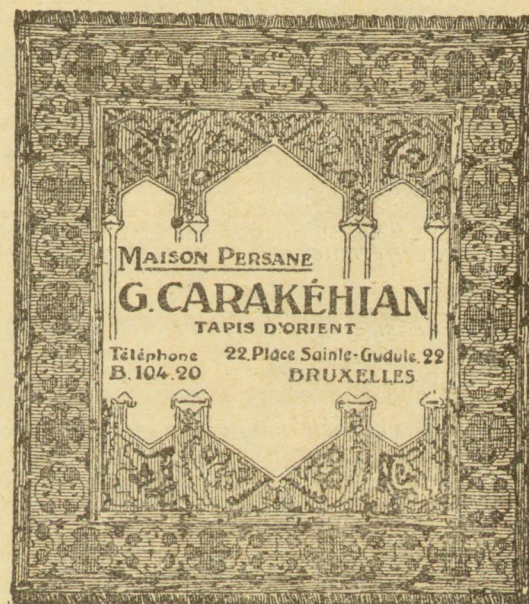
Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES



ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

- | | |
|--|--|
| <p>1. — Biographie du Cardinal
<i>(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).</i></p> <p>2. — Son Eminence dans l'intimité
<i>(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).</i></p> <p>3. — Le Cardinal et la grande guerre
<i>(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).</i></p> <p>4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
a) Les Evêques et les Evêchés ;
b) Les Cathédrales <i>(vues extérieures et intérieures)</i>.
c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.</p> | <p>5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..</p> <p>6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.</p> <p>7. — Le jubilé — Compte rendu.
<i>(Illustration des principales phases du jubilé).</i>
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
<i>(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).</i></p> |
|--|--|

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant e. mpression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera ré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Sainctelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

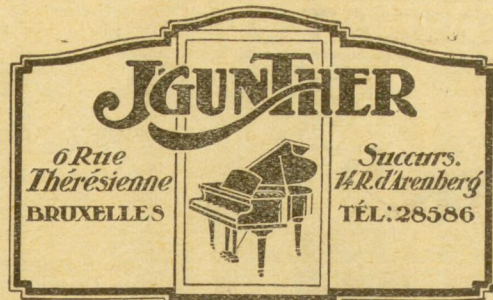
Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

— COSTUMES

DE

SOIRÉES

ET DE

CÉRÉMONIES

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^e française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

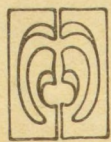
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Etes vous ciré au
"NUGGET"
ce matin ?

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS